5

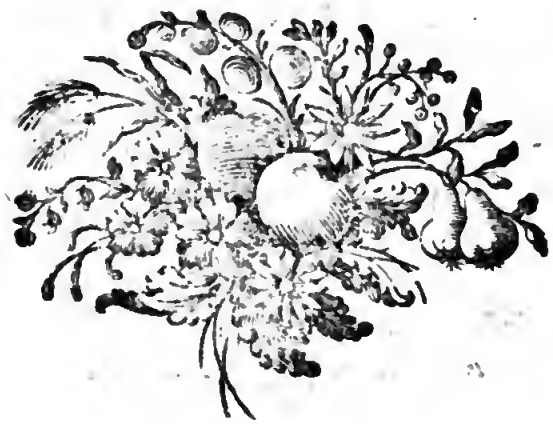
L'ORPHELINE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par M. LEBRUN.

Représentée, pour la première fois, sur le Théatre du Palais-Royal, le mardi 4 Août 1789.



NAPOLI

A PARIS,

BAILLEAU & fils, Libraires-Imprimeur, rue Galande, n.° 64.

1790.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE D'ELMONT.	M.me Germain.
LE COMTE D'ELMONT, *fils de la Comteſſe.*	M. Saint-Clair.
LE COMTE DE VALBOURG, *pere de Julie.*	M. Monvel.
JULIE.	M.me Saint-Clair.
LE MARQUIS DE VERVILLE.	M. Chatillon.
PICARD, *Valet-de-chambre du Comte d'Elmont.*	M. Michaud.
LOUISON, *Femme-de-chambre de la Comteſſe.*	M.me Dambli.
UN LAQUAIS.	

La ſcene, aux deux premiers Actes, eſt à la Campagne; le troiſieme ſe paſſe à Paris.

Google

L'ORPHELINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un Salon de campagne.

SCENE PREMIERE.

PICARD, LOUISON.

LOUISON.

Nous voila donc enfin commenſaux du même Hôtel.

PICARD.

Oui, ma charmante. Nous logeons ſous le même toit, en attendant mieux.

LOUISON.

Ah! tu en reviens toujours à tes folies.

PICARD.

Eſt-ce être fou que de vouloir t'épouſer?

LOUISON.

Sans doute, quand la choſe eſt impoſſible.

PICARD.

Impoſſible! Eh pourquoi?

LOUISON.

Veux-tu que je te diſe? Le mariage n'eſt fait que pour les gens opulents. Nous autres pauvres diables qui contractons au ſervice l'habitude de l'aiſance & de la pareſſe, ſommes-nous propres à entrer en ménage?

PICARD.

L'aiſance & la pareſſe! Sais-tu ce que le ſort nous réſerve? Qui t'a dit que nous ne ferions pas une fortune, & que tu ne pourrois pas enfin te livrer à ta paſſion dominante?

LOUISON.

Je conviens que j'aime le repos, & que je ferois un cas particulier de l'être aimable qui m'en aſſureroit la jouiſſance; mais cela te paroit-il-bien aiſé?

PICARD.

Rien de plus facile, mon cœur. Pour faire fortune au ſervice, il ne faut que connoître ſes maîtres, & flatter leurs paſſions. J'ai ſervi deux ans le Marquis de Verville. Je lui ai rendu de ces bons offices que les grands Seigneurs n'oublient jamais, & qu'ils paient au poids de l'or.

LOUISON.

Monſieur Picard, vous n'êtes pas délicat.

PICARD.

Au contraire, mon enfant. C'eſt par excès de délicateſſe que je n'y ai pas regardé de ſi près. J'ai enviſagé comme excellents tous les moyens de me rapprocher de ma Louiſon.

LOUISON.

Je dois au moins te ſavoir gré du motif.

PICARD.

Je t'aſſure que ſi le Comte d'Elmont, mon nouveau maître, a les goûts du Marquis de Verville, je ne tarderai pas en tirer parti, & à le rendre la cheville ouvriere de nos projets. Commençons par former une ligue offenſive & défenſive envers & contre tous. Tu pallieras mes fautes, je couvrirai tes ſottiſes, tu me recommanderas à mon maître; je ferai valoir ton zele auprès de ta maîtreſſe, & nous ſerons bien mal-adroits, ſi dans deux ou trois ans nous ne ſommes pas en état de quitter honorablement le ſervice.

LOUISON.

Voila de grands deſſeins, mon ami.

PICARD.

Veux-tu te prêter à leur exécution?

LOUISON.

Volontiers. A condition toutefois que tu n'entreprendras rien ſans me conſulter.

PICARD.

Tope. Touche-là, ma chere Louiſon, & qu'un baiſer ſoit le ſceau de notre petit traité.

LOUISON.

Doucement, Monſieur Picard, vous n'avez pas encore fait fortune.

PICARD.

A la bonne heure; mais ne perdons pas de temps. Voyons, dépeins-moi les individus qui regnent ſur nous par le droit du plus riche.

LOUISON.

D'abord, la Comteſſe d'Elmont, veuve intéreſſante & jeune encore, idolâtre de ſon fils unique, le jeune Comte d'Elmont, dont tu as enfin l'honneur d'être le Valet-de-Chambre.

PICARD.

Elle l'idolâtre? Bon. Elle fournira à ſes prodigalités.

LOUISON.

Pas du tout. Elle l'aime ſenſément.

PICARD.

Son genre de vie?

LOUISON.

Exemplaire dans toute la force du mot.

PICARD.

Diable! Ses liaiſons?

LOUISON.

Elle les borne à la ſociété de la Préſidente de Tourville, dont la campagne eſt à une lieue de ce Château.

PICARD.

Ce n'eſt pas là ce que je te demande. N'a-t-elle pas quelqu'un qui... que... que diable, tu m'entends, un homme dont... un bon ami enfin?

LOUISON.

Depuis quatorze ans l'amitié la plus étroite l'unit au Comte de Valbourg.

PICARD.

Ah! je commence à voir clair.

LOUISON.

Tu te trompes, mon cher Picard. Le Comte de Valbourg eſt un Seigneur généralement reſpecté, & malgré l'amitié qui regne entre lui & ma maitreſſe, leur réputation eſt demeurée intacte. D'ailleurs, on commence à lui ſoupçonner des deſſeins ſérieux ſur Mademoiſelle Julie, cette Orpheline dont je t'ai déja parlé.

PICARD.

Des deſſeins, à la bonne heure. Mais des deſſeins ſérieux! ah, ah, ah, ah.

LOUISON.

Oui, ſérieux, & très-ſérieux. Le Comte de Valbourg reſpecte trop ſon amie, pour en avoir d'autres ſur une

fille dont elle prend ſoin depuis quatorze ans, dont, à la vérité, on ignore la naiſſance, mais à qui ſa beauté, ſes talents & ſes bonnes qualités tiennent lieu de bien des avantages.

PICARD.

A ce que je puis voir les profits ſont rares dans cette maiſon.

LOUISON.

Rares; non: mais ils ſont proportionnés aux ſervices, & comme perſonne n'en exige ici du genre de ceux que les grands Seigneurs n'oublient jamais, & qu'ils payent au poids de l'or, on doit s'y interdire toute idée de fortune rapide, & brillante.

PICARD.

Ah! voila les petits eſprits. Les moindres obſtacles les effrayent, & ils tombent dans le découragement.

LOUISON.

Je te diſpenſe de faire les honneurs de mes facultés intellectuelles. Quelques avantages que te donne ſur moi ton imagination vive & ſcintillante, ſouviens-toi que je dois te guider en tout. C'eſt le premier article de notre traité.

PICARD.

Et il tiendra, ma Louiſon; j'en atteſte l'amour. Termine tes portraits par celui du jeune Comte d'Elmont. Quel homme eſt-ce?

LOUISON.

Un jeune homme charmant qui vient de finir ſes exercices.

PICARD.

Et la petite Julie, hem? pas de droit du Seigneur?

LOUISON.

Il chérit ſa mere, & regarde ſa protégée comme une ſœur adoptive, qu'il aime de tout ſon cœur. Voila tout.

PICARD.

Je vais donc habiter avec des êtres parfaits, & il faudra devenir hypocrite.

LOUISON.

Hypocrite, non. Mais imiter les modeles que tu auras ſous les yeux, & ſur-tout oublier, s'il eſt poſſible, que tu as ſervi le Marquis de Verville.

PICARD.

Mais à propos du Marquis de Verville, il eſt l'intime ami de mon nouveau maître. Comment Madame la Comteſſe s'accommode-t-elle de cette intimité?

LOUISON.

L'amitié du jeune Comte pour le Marquis eſt le ſeul défaut qu'on lui connoiſſe, & on eſpere qu'il en ſentira les dangers.

PICARD.

Oui; mais en attendant qu'il ouvre les yeux nous tirerons parti de ſon aveuglement. Le Marquis eſt de ces gens qui font circuler les vices ſous l'enveloppe des graces. Un jeune homme, échappé des mains d'un Gouverneur, a plus d'envie de copier ces importants freluquets, que de prudence pour ſe garantir de leurs ſéductions, & je vois que dans tous les temps le Marquis de Verville doit être l'agent de ma fortune.

LOUISON.

Monſieur Picard, écoutez-moi bien: j'aime, j'eſtime, je reſpecte mes maîtres. Si vous voulez que nous ſoyons amis, vous partagerez mon dévouement pour eux. Loin de tendre des piéges au Comte, j'eſpere que vous m'avertirez des folies où on pourroit l'entraîner. Souvenez-vous que je ne ſerois jamais la femme de quelqu'un, qui, à la faveur d'un peu d'or, mal acquis, me feroit éprouver les vices & les ridicules d'un Marquis de Verville.

PICARD.

PICARD.

Tudieu, ma Princeſſe, quel flux de morale! Si je t'en croyois, de Valet-de-chambre je deviendrois Précepteur.

LOUISON.

Pourquoi non? La fortune t'a placé au dernier rang; mais tu peux tirer parti de ta ſituation. Un galant homme ſait toujours ſe faire eſtimer.

PICARD.

Ah! voila de la philoſophie à préſent. Je vois bien que dans ce Château la converſation eſt ſouvent montée ſur le ton ſérieux.

LOUISON.

Paix. J'entends quelqu'un. C'eſt le Comte de Valbourg. Levé ſi matin!

PICARD.

Effectivement à l'heure qu'il eſt, nous pouvions eſpérer de prolonger notre tête-à-tête. Il faut qu'il ſoit violemment épris. Celui-ci, du moins, nous ſera bon à quelque choſe.

SCENE II.

PICARD, LOUISON, VALBOURG.

VALBOURG, *rêvant.*

AH! bon jour, Louiſon... la Comteſſe eſt-elle viſible?

LOUISON.

Non, Monſieur le Comte. Viſible à ſix heures du matin!

VALBOURG, *tirant ſa montre.*

..Cela eſt vrai. Il n'eſt que ſix heures.... Quel eſt ce garçon?

LOUISON.

C'eſt un jeune homme qu'on a placé hier en qualité de Valet-de-chambre auprès de M. le Comte d'Elmont.

VALBOURG.

Auprès du Comte d'Elmont? d'où ſortez-vous mon ami?

PICARD.

De chez le Marquis de Verville, Monſieur.

VALBOURG.

Le Marquis de Verville! Je doute que vous conveniez ici.

PICARD.

Monſieur... je....

VALBOURG.

Si vous voulez mériter la bienveillance de vos maîtres, conſultez Louiſon. C'eſt une fille eſtimable; attachée à ſes devoirs, qui aime Julie.

LOUISON.

Eh, Monſieur, qui ne l'aimeroit pas?

VALBOURG, *tirant ſa bourſe.*

Tiens, mon enfant; ce n'eſt pas ton zele pour Julie que je paie. C'eſt une marque de mon amitié que je ſuis bien aiſe de te donner.

PICARD, *à part.*

Charmant début! Il en tient pour Julie. (*Il ſort.*)

LOUISON.

Ah! Monſieur... ma reconnoiſſance....

VALBOURG.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, mon enfant. (*Il ſe promene.*) Je ne croyois pas qu'il fût ſi matin.... Sans doute la Comteſſe repoſe.... Si cependant elle étoit éveillée... mon cœur a beſoin de s'épancher. Ecoute.

LOUISON.

Monſieur?

VALBOURG.

Monte chez ta Maitreſſe, marche doucement, bien doucement. Si elle ne dort plus, dis-lui que ſon vieil ami la prie de deſcendre.

LOUISON.

Oui, Monſieur. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

VALBOURG, *ſeul.*

Cœur ſenſible d'un pere, cœur depuis ſi long-temps agité, n'auras-tu jamais de repos? Julie enfant infortuné, que je vais voir peut-être marqué du ſceau de l'infamie, ô ma fille, me pardonneras-tu ta naiſſance, ſi les loix te condamnent à l'oubli? Et toi amie fidelle, qui élevas, ſans le connoître, le fruit malheureux de l'amour le plus tendre, tu ne ſoupçonnes pas les alarmes qui me pourſuivent. C'eſt aujourd'hui le jour. La mémoire de ma femme, mon ſort, celui de ma fille, tout va, dans peu d'inſtants, être irrévocablement fixé. L'incertitude de mon avenir me tourmente. O vous, qui gémiſſez ſous le poids de l'indigence & des calamités, voyez mon ſort, & apprenez à bénir le vôtre. Une main barbare ne vous arrache pas vos femmes, vos enfants. Au milieu de vos peines, leurs careſſes, leurs larmes ſont votre conſolation.... Le pain trempé de vos ſueurs, perd ſon amertume entre la nature & l'amour. Et moi... ma femme... ma fille... ma Julie.....

SCENE IV.

VALBOURG, LOUISON.

LOUISON.

MADAME la Comteſſe étoit levée, Monſieur, elle deſcend.

VALBOURG.

C'eſt bien.... Je vous remercie.

SCENE V.

VALBOURG, *ſeul.*

EFFAÇONS s'il ſe peut, la trace de nos larmes. Remettons-nous, & ménageons la ſenſibilité de nos amis.

SCENE VI.

VALBOURG, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

VOUS voila deſcendu bien matin, mon ami. Depuis que vous êtes chez moi le ſommeil ſemble vous fuir.

VALBOURG.

Il eſt vrai, Madame, que depuis quelque temps je dors bien peu... mais mon cœur ſeroit moins tranquille encore à Paris qu'ici.

LA COMTESSE.

Qui peut troubler votre tranquillité ? De la fortune, ce

la ſanté, de la conſidération, vous avez tout ce qui rend la vie douce. L'amitié, la tendre amitié vient l'embellir encore, & vous ne ſeriez pas heureux! Que vous manque-t-il ?

VALBOURG.

Le premier des biens, le repos de l'ame.

LA COMTESSE.

Vous m'inquiétez.

VALBOURG.

Mes peines ne ſont pas nouvelles. Depuis quinze ans elles ſont renfermées là.

LA COMTESSE.

Et pas un ſeul moment de confiance qui m'en ait rendu dépoſitaire! ah, Valbourg!

VALBOURG.

Le triſte plaiſir de vous parler de mes chagrins m'auroit-il conſolé de vous les voir partager? j'ai ſouffert, mais ſeul. J'ai vu mon amie heureuſe, & j'ai quelquefois eu la ſatisfaction de contribuer à ſon bonheur.

LA COMTESSE.

Achevez donc, cruel homme, & prouvez-moi que je ſuis en effet votre amie. Quels ſont ces chagrins?

VALBOURG.

Rappellez-vous, Comteſſe, les premiers temps de notre intimité? Elle commença lors de la mort de votre époux. Une même mélancolie s'étoit emparée de nos ames, & ce ſentiment accrut & cimenta notre amitié. Nous étions tous deux victimes d'une douloureuſe ſéparation.

LA COMTESSE.

Quoi, mon ami, vous fûtes époux?

VALBOURG.

Et je ſuis pere. Une jeune perſonne favoriſée également par la nature & par la fortune, ſut autrefois m'inſpirer la paſſion la plus violente.... Ses parents me

la refuſerent. J'étois jeune, ardent, perſuaſif, on m'aima & on céda à mes inſtances. Un mariage ſecret, mais légal, me rendit enfin le plus heureux des hommes. Hélas! tant de félicité ne dura qu'un moment. Ma femme expira dans mes bras, en donnant le jour à l'enfant le plus deſiré. Je mouillai de mes larmes les reſtes inanimés de mon épouſe, j'effaçai les traces de ce funeſte événement, j'emportai mon enfant, & je le confiai à des mains ſures. Le pere de ma femme ignora, ou feignit d'ignorer la cauſe de ſa perte. Tout ſe paſſa ſans éclat. Je ne vous peindrai pas l'excès de ma douleur.... Vous futes frappée du même coup. Vous offrir le tableau de mes peines, ce ſeroit vous rappeller les vôtres.

LA COMTESSE.

Je ne les ai que trop ſenties Que ſerois-je devenue ſans mon fils?

VALBOURG.

Et ſans mon enfant quel eût été mon ſort? Si j'ai ſouvent déploré ſa naiſſance, au moins je me ſuis quelquefois attendri à ſes côtés. Il ſemble que ſes premiers malheurs m'y attachent plus fortement encore.

LA COMTESSE.

Qu'eſt devenu cet enfant?

VALBOURG.

Il eſt bien.... Ah! le pere le plus tendre n'auroit pas fait plus que les mains bienfaiſantes qui ont élevé ſon enfance. Mais, mon amie, cet être infortuné ne tient encore à rien dans l'univers.

Le pere de mon épouſe mourut il y a un an. Je crus que c'étoit le moment de faire reconnoître un mariage contre lequel l'autorité paternelle ne pouvoit plus s'élever. Je jugeai ne devoir pas laiſſer perdre une fortune conſidérable que la nature accorde à cet enfant qui ne me connoît pas encore, & qui me connoîtroit en vain, s'il doit être compté parmi les fruits d'un amour illicite. Je préſentai mes titres, & des collatéraux avides & cruels

oſerent les méconnoître. On attaqua la validité de mon mariage, & en premiere inſtance il fut déclaré nul. Concevez mon déſeſpoir. J'appellai de ce jugement. Les plus célebres Juriſconſultes s'occupent ſans relâche de ma cauſe, & me promettent un jugement avantageux. Mais plus l'inſtant approche, plus mes craintes augmentent, plus la conſtance & l'eſpoir m'abandonnent. C'eſt aujourd'hui que mon ſort ſe décide.... Quand je penſe que dans quelques heures je peux rougir devant les loix du titre ſacré de pere, & qu'un enfant adoré me reprochera peut-être de lui avoir donné l'exiſtence.... Ah! mon amie, cette ſituation eſt affreuſe, vous ſeule pouvez l'adoucir, ſoutenir mon courage, & ranimer mes eſpérances. Voila le but d'une confidence trop tardive, peut-être, mais devenue néceſſaire à mon cœur.

LA COMTESSE.

C'eſt au bord du précipice que votre ſecret vous échappe! & vous me laiſſez ignorer le nom de votre enfant & le lieu de ſa retraite! doit-il avoir un autre aſile que ma maiſon? Si c'eſt une fille, quelle autre que moi doit lui tenir lieu de mere, ſi la loi la condamne? ou ſi l'événement eſt tel que nous le deſirons, Mademoiſelle de Valbourg peut-elle être plus décemment que chez moi? Dans tous les cas, mon ami, vous me devez une confiance entiere.

VALBOURG.

Dès que je ſaurai ſon ſort, je vous l'apprendrai. S'il eſt conforme à mes vœux, avec quel plaiſir je vous préſenterai cet enfant chéri, qu'alors il me ſera poſſible d'avouer ſans rougir. Epargnez-moi, ma tendre amie, le chagrin & la honte de le faire paroître devant vous avant le moment déciſif.

LA COMTESSE.

Je n'inſiſte plus. L'amitié ne doit pas être exigeante. Je me bornerai à des conſolations, puiſque vous refuſez mes ſervices. J'aurois cru cependant qu'après les obligations que vous a mon fils, vous auriez conſenti à me devoir quelque choſe.

VALBOURG.

Je vous dois plus que vous ne pen.... Et quant à votre fils, je n'ai conſulté que mon inclination, en cultivant l'eſprit & la raiſon d'un jeune homme aimable, qui répond ſi parfaitement à mes ſoins. Je vous avoue cependant que je ſuis affligé & ſurpris de ſon étroite liaiſon avec le Marquis de Verville. Cet ami ne lui convient pas, il doit s'en être apperçu, & il vient l'établir dans ſon Château! Nous penſerons aux moyens de rompre ce commerce dangereux.

LA COMTESSE.

Vous me prévenez. Je voulois vous en parler. Nous nous en occuperons. Livrons-nous à préſent à l'idée conſolante d'un jugement avantageux. Mais voici ma Julie, cette enfant ſi digne de connoître ſes parents, & de faire leur bonheur.

VALBOURG.

Je ne la vois jamais ſans éprouver une émotion....

LA COMTESSE.

Sa vue doit vous rappeller....

VALBOURG.

Ah! tout, Madame, tout.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

JULIE, *embraſſant la Comteſſe.*

BONJOUR, ma chere Maman. Monſieur le Comte, je vous ſalue.

LA COMTESSE.

Tu ne l'embraſſes pas, Julie? Tu ſais qu'il eſt mon bon ami.

JULIE.

JULIE.

Oh! avec un ſenſible plaiſir. (*Elle paſſe au milieu & embraſſe Valbourg.*) Mais, quoi, vous paroiſſez chagrin! Ah! Monſieur le Comte, je n'aurois jamais cru qu'on pût être triſte auprès de ma bonne maman.

LA COMTESSE.

Aimable enfant, tu m'aideras à le conſoler.

JULIE.

De bien bon cœur. Mais de quoi?

LA COMTESSE.

Un procès, qu'il craint de perdre, l'inquiete & l'afflige.

JULIE.

Eh! pourquoi le perdroit-il? Je ſuis bien ſure qu'il a bon droit.

LA COMTESSE.

Comment cela?

JULIE.

D'abord, parce qu'il eſt l'ami de ma bonne maman, & que tout ce qui l'approche doit avoir raiſon. Et puis c'eſt que Monſieur le Comte eſt ſi bon, ſi modéré! tenez, maman, je l'aime preſque autant que vous.

VALBOURG.

Quelle aimable ingénuité!

JULIE.

Vous vous attendriſſez davantage! Je ne veux pas cela, Monſieur le Comte. Je ſuis chargée de vous conſoler, je veux vous faire oublier vos peines. Allons, regardez-moi. Souriez, ſouriez donc, faites quelque choſe pour Julie.

VALBOURG, *la preſſant dans ſes bras.*

Oui, ma chere enfant, vous avez droit de tout obtenir de moi. Mais il eſt des chagrins que vous ne pouvez calmer, & qu'heureuſement on ne connoît pas à votre âge.

JULIE.

Vous croyez cela, Monſieur le Comte? J'ai mes chagrins auſſi, mais quand iis me tourmentent je ſais bien vîte les oublier.

LA COMTESSE.

Eh, que fais-tu pour cela?

JULIE.

Je viens près de toi, ma petite maman, je t'embraſſe, & je n'y penſe plus.

VALBOURG.

Mais, ma chere Julie, quels ſont ces chagrins? Je ne vois pas que vous puiſſiez en avoir de bien ſérieux.

JULIE, *d'un ton fort piqué.*

Ce ſont les vôtres, Monſieur, qui ne devroient plus vous affecter, lorſque maman & moi nous vous en prions. Quand je ſuis triſte, ce n'eſt pas un malheureux procès qui m'occupe, moi. Ce ſont des choſes bien plus importantes, mais je reprocherois de laiſſer voir mes larmes à maman, je ſais qu'elles feroient couler les ſiennes. Vous n'êtes pas ſi délicat. Tenez, voyez, les vôtres redoublent.... Mais finiſſez donc; vous allez me faire pleurer auſſi.

VALBOURG.

Ah! laiſſez-les couler ces larmes, dont je ne ſuis plus maître.... Mais, mon enfant, quels ſont donc ces chagrins dont vous parlez avec tant d'intérêt.

JULIE, *baiſſant les yeux.*

Vous me le demandez! avec autant d'eſprit peut-on ne pas les preſſentir?

LA COMTESSE.

Parle, parle, mon enfant. Tu en as trop dit pour ne pas achever.

JULIE.

Ah! ma bonne maman, quand je te vois ſerrer ton

fils dans tes bras, lui donner les noms les plus tendres ; quand je le vois répondre à ta tendreſſe, crois-tu que mon cœur ne me diſe rien ? Ah ! maman, pourquoi n'ai-je pas auſſi des parents ? Je ſaurais ſi bien les aimer.

VALBOURG, *à part.*

Mon cœur ſe briſe.

LA COMTESSE.

Ma Julie, tu peux te plaindre de la fortune ; mais de mon cœur....

JULIE, *l'embraſſant.*

Ah ! ma bonne maman, je vous dois bien plus qu'à mes parents. Ils m'ont rejettée, abandonnée, peut-être encore qu'ils me haïſſent. Je ne leur demande ni rang ni fortune, ainſi ils me doivent leur tendreſſe, peuvent-ils m'en priver ſans injuſtice ? Je m'en rapporte à vous, Monſieur le Comte, à vous qui avez tant de probité.

VALBOURG, *à part.*

Mon ſecret eſt prêt à m'échapper (*haut.*) Julie !.... Ah ! croyez que vos parents.... s'ils exiſtent.... s'ils vous ont vue.... s'ils vous connoiſſent.... combien ils doivent vous aimer.... combien ils doivent gémir. (*A la Comteſſe.*) Mon cœur eſt déchiré.... Cette enfant me rappelle à chaque inſtant.... Julie... votre pere.... il faut ſans doute que des raiſons bien fortes.... Il faut que des obſtacles invincibles..... Je ne puis retenir mes larmes.... Sortons, Madame, ſortons..... Ah ! jamais votre ami ne fut plus agité, plus attendri, plus malheureux !

SCENE VIII.

JULIE, *ſeule.*

JE ne voulois pas les affliger. Voila la premiere fois que je parle de mon état, &.... il faut donc ſouf-

frir en ſilence, quand on a de vrais amis.... Voila ma bonne maman ſortie, ſon fils ne tardera pas à venir. Il me dit toujours qu'il m'aime, & je le crois; mais à quoi cela nous conduira-t-il? Je l'aime moi, de tout mon cœur; mais je ne lui dirai jamais, car je ſens bien que ma bonne maman ne peut pas conſentir.... Le voila. (*Avec joie.*) Oh! je ſavois bien qu'il viendroit.

SCENE IX.

D'ELMONT, JULIE.

D'ELMONT.

QUOI! ma petite ſœur, vous m'attendiez?

JULIE.

Moi, Monſieur, pas du tout.

D'ELMONT.

Cependant j'ai cru entendre.... Craindriez-vous de me faire goûter un inſtant de bonheur?

JULIE.

Au contraire, Monſieur, je ſerai toujours flattée de faire plaiſir au fils de ma bonne maman. Ma reconnoiſſance me l'ordonne.

D'ELMONT.

Vous entendez bien ce que je veux dire, Mademoiſelle; mais votre cœur toujours inſenſible....

JULIE.

Inſenſible, Monſieur? Pourquoi calomniez-vous mon cœur? Il eſt trop doux d'aimer pour que jamais il s'y refuſe.

D'ELMONT.

Eſt-il bien vrai, ma Julie? Vous rendez donc enfin juſtice à ma tendreſſe.... Quoi, vous m'aimez?

JULIE.

Quelle queſtion il me fait! Je vous aime & je le dois. N'êtes-vous pas mon frere? J'aime tous ceux qui me veulent du bien, moi.

D'ELMONT.

Et ſur-tout Monſieur de Valbourg, n'eſt-il pas vrai?

JULIE.

Oh! oui. Je l'aime à la folie.

D'ELMONT.

Je le crois. On ne paſſe pas des journées entieres avec quelqu'un qui nous ſeroit indifférent, Mademoiſelle.

JULIE.

Pourquoi cet air piqué, Monſieur? Combien en avez-vous paſſé avec lui ſans que je vous aie rien dit?

D'ELMONT.

Je crois qu'il y a quelque diſtinction à faire, Mademoiſelle.

JULIE.

Je n'en vois aucune, Monſieur.

D'ELMONT.

Pourquoi donc ne puis-je jouir du même avantage? Vous ſavez combien ces moments me ſeroient précieux.

JULIE.

Oui, je crois que cela vous plairoit aſſez. Mais la choſe n'eſt pas poſſible.

D'ELMONT.

Eh, par quelle raiſon?

JULIE.

C'eſt que vous n'êtes pas Monſieur de Valbourg.

D'ELMONT.

Me croyez-vous moins tendre, moins honnête, moins délicat que lui?

JULIE.

Je vous crois un petit être à-peu-près parfait. C'eſt pour cela que je vous aime tant.

D'ELMONT.

Ah! vous me plaiſantez à-préſent.

JULIE.

Vous ſavez bien, mon petit frere, que j'en ſuis incapable.

D'ELMONT.

Mais, expliquez-vous donc, méchante fille que vous êtes, & ne me tourmentez pas davantage.

JULIE.

Voyez, je le tourmente à-préſent! Mais comment faut-il faire pour avoir la paix avec vous? C'eſt vous, Monſieur, qui êtes tourmentant.

D'ELMONT.

Oui, quand je vous parle de ma tendreſſe, n'eſt-ce pas vrai, Mademoiſelle?

JULIE.

En vérité, vous prenez tout de travers. Je me brouillerai avec vous.

D'ELMONT.

Oh! non, ma chere petite ſœur.... Mais c'eſt que vous avez quelquefois des caprices ſi piquants.....

JULIE.

Mais, où prenez-vous vos expreſſions, Monſieur? Vous êtes aujourd'hui d'une humeur inſupportable.

D'ELMONT.

Je ſuis peut-être plus inſupportable encore que mes expreſſions & mon humeur.

JULIE.

De mieux en mieux, Monſieur. Vous avez une pénétration admirable.

D'ELMONT.

J'en ai assez pour lire au fond de votre ame.

JULIE.

Il n'en faut pas beaucoup pour cela, Monsieur. J'ai grand soin de dire tout ce que je pense.

D'ELMONT.

Oui, à Monsieur de Valbourg, Mademoiselle.

JULIE.

A lui, à vous, & à tout le monde, Monsieur.

D'ELMONT.

Oh! à moi? permettez que j'en doute. Au reste, il est assez naturel d'être réservé avec ceux qui auroient des reproches à nous faire.

JULIE.

Je ne vous entends plus.

D'ELMONT.

Ma chere Julie, écoutez-moi, je vous en supplie.

JULIE.

Eh! depuis une heure, je ne fais que cela.

D'ELMONT.

Dites-moi sérieusement que vous m'aimez.

JULIE.

Je ne plaisante jamais là-dessus.

D'ELMONT.

M'aimez-vous, Julie?

JULIE.

De toute mon ame: je vous l'ai dit cent fois.

D'ELMONT.

Vous n'aimez donc pas Monsieur de Valbourg?

JULIE.

Eh! pourquoi ne l'aimerois-je pas?

D'ELMONT.

La voila qui m'échappe encore!

JULIE.

Vous voudriez donc que je n'aimaſſe que vous?

D'ELMONT.

Ce deſir eſt aſſez naturel.

JULIE.

Et pourquoi?

D'ELMONT.

C'eſt que je vous ai donné mon cœur tout entier, & que vous me devez le vôtre: que l'amour eſt le ſeul prix qu'on puiſſe offrir à l'amour.

JULIE.

Eh bien, voyez que je ſuis ſimple. J'avois toujours cru que vous n'aviez pour moi que de l'amitié.

D'ELMONT.

Croyez-vous qu'on puiſſe long-temps s'en tenir à un ſentiment auſſi froid?

JULIE.

J'en connois qui s'en contentent.

D'ELMONT.

En ſont-ils plus heureux?

JULIE.

Oh! je ne ſais pas.

D'ELMONT.

Il y a long-temps, ma chere Julie, que j'ai pour vous l'amour le plus tendre.

JULIE.

Vous êtes bien bon.

D'ELMONT.

Si je pouvois me flatter de vous le voir partager un jour?

JULIE.

JULIE.

C'eſt une autre affaire.

D'ELMONT.

Si du moins vous vouliez diſſiper les craintes qui m'agitoient tout-à-l'heure.

JULIE.

Il va encore me parler de Monſieur de Valbourg.

D'ELMONT.

Avez-vous de l'amour pour lui?

JULIE.

J'en ſuis bien éloignée.

D'ELMONT.

Puis-je le croire?

JULIE.

Vous ſavez bien que je ne ments jamais.

D'ELMONT.

Cette aſſurance me rend mon repos.

JULIE.

Ah! tant mieux, mon petit frere.

D'ELMONT.

Je me livre à l'eſpoir de toucher votre cœur, & d'en être uniquement chéri. Répondez-moi.

JULIE.

C'eſt mon ſecret.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, VERVILLE.

VERVILLE, *entrant étourdiment.*

CHARMANT tête-à-tête, en vérité! Comment donc; cher Comte, tu t'échappes de ton appartement.....

(*enviſageant Julie.*) Mademoiſelle, ſon empreſſement ne m'etonne plus, vos yeux le juſtifient.

JULIE.

Mes yeux, Monſieur.

VERVILLE.

Je te ſais bien bon gré de m'avoir conduit ici ; mais j'ai à me plaindre de toi. Comment, tu poſſedes un objet charmant, & depuis mois grands mois que nous nous connoiſſons tu me l'avois caché ! Oh, cela n'eſt pas bien. Mademoiſelle, recevez au moins l'aſſurance de mes regrets. On ne peut vous voir ſans être fâché de ne vous avoir pas vue plutôt.

JULIE.

Monſieur.... En vérité.... (*à part.*) Je ne ſais que lui dire à celui-ci.

D'ELMONT, *bas à Verville.*

N'eſt-il pas vrai, mon ami, qu'elle eſt charmante.

VERVILLE.

Oui, mon ami, charmante, c'eſt le mot. Mais je ſuis peut-être entré au moment intéreſſant de la converſation. Quelque plaiſir qu'on trouve auprès de vous, Mademoiſelle, ſi je ſuis de trop, je me retire. Il eſt des ſacrifices qu'il faut faire à l'amitié.

JULIE.

Mais.... je....

VERVILLE.

Mademoiſelle ne répond-elle jamais que par monoſyllabes ? Il eſt bien doux de la voir ; mais il faudroit au moins l'entendre. Seroit-ce un excès de timidité qui tiendroit cette jolie bouche fermée ? Il faut vous en défaire, Mademoiſelle, il faut vous en défaire. Je n'ai pas encore de droits bien réels à votre confiance ; mais cela viendra dans peu, je l'eſpere, & vous n'aurez plus avec moi cette réſerve affligeante. Allons, ma belle enfant ; mettez-vous à votre aiſe. Je ne crois pas mon aſpect fort impoſant,

JULIE.

Vous avez raiſon, Monſieur.

VERVILLE.

Elle eſt naïve au moins. C'eſt une fleur nouvellement ſortie des mains de la nature ; mais qui a beſoin d'être cultivée. Heureux le mortel que vous jugerez digne d'opérer votre métamorphoſe ! C'eſt la chere maman qui s'eſt chargée juſqu'ici de ſon éducation : je le vois à cet air excelſivement décent. Mais, Mademoiſelle, ce pareil Précepteur ne vous convient plus, chaque choſe à ſon temps. Vous m'entendez ?

JULIE.

Non, Monſieur. Mais je vais rendre à Madame la Comteſſe d'Elmont ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, & apprendre d'elle la maniere dont je dois répondre à des plaiſanteries qu'on ne s'étoit pas encore permiſes avec moi.

SCENE XI.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

Elle eſt un peu revêche, ta jolie Orpheline.

D'ELMONT.

Tu as été trop vite, mon ami. Je te prie de la ménager davantage.

VERVILLE.

Ah ! fripon, vous m'avez bien l'air de vouloir être ſon unique inſtituteur.

D'ELMONT.

Je t'avoue qu'elle m'eſt infiniment chere.

VERVILLE.

Et où en es-tu avec elle ?

D'ELMONT.

J'eſpere m'en faire aimer avec le temps.

VERVILLE.

Charmante perſpective, en vérité. Tu vas donc brûler d'une belle paſſion, ſur l'eſpoir d'un retour incertain qu'on aura peut-être encore la cruauté de te cacher?

D'ELMONT.

Mais que veux-tu que je devienne?

VERVILLE.

Heureux, mon ami, heureux. C'eſt par-là qu'il faut commencer.

D'ELMONT.

J'attenterois à ſon innoncence! Je n'ai pas encore oſé en concevoir l'idée.

VERVILLE.

Il eſt donc fort heureux que je ſois venu ici pour te la donner.

D'ELMONT.

Tu trouveras bon que je la rejette.

VERVILLE.

Comme tu voudras. Mais crois-tu que tout le monde ſe piquera d'une ſemblable délicateſſe? Tu m'as déja parlé d'un Comte de Valbourg; c'eſt un égrillard, je ſais de ſes nouvelles. On m'a dit qu'il avoit fait des ſiennes autrefois. Il eſt vrai qu'il eſt un peu mûri depuis ce temps-là; mais le diable eſt ſi fin, & une vertu de quinze ans ſi foible!

D'ELMONT.

Ah! Marquis, qu'oſes-tu dire? Julie eſt auſſi ſage qu'elle eſt belle, j'en ſuis certain. Pour le Comte, il m'avoit vivement inquiété; ma Julie vient de me raſſurer.

VERVILLE.

Comment cela?

D'ELMONT.

Elle m'a proteſté qu'elle ne l'aimoit pas.

VERVILLE.

D'après cela, tu dois être tranquille. Ces petits êtres-là ne trompent jamais.

D'ELMONT.

Puis-je ſoupçonner qu'à ſon âge....

VERVILLE.

Innocent ! Son âge ! en fait d'intrigue une femme eſt toujours majeure.

D'ELMONT.

Tu n'as pas du ſexe une idée bien avantageuſe. Mais, mon ami, il eſt d'heureuſes exceptions.

VERVILLE.

Oui, mon ami, & tu ne dois pas douter que la nature n'en ait fait une en ta faveur.

D'ELMONT.

Ceſſons de plaiſanter, Marquis. Ne peux-tu être raiſonnable un moment ?

VERVILLE.

Raiſonner un moment ! oh, c'eſt bien dur. N'importe ; il faut faire quelque choſe pour ſes amis. Raiſonnons donc ; mais ſoyons brefs. Voyons, conſulte-toi bien, & quand la nature de ton amour ſera conſtatée, nous aviſerons aux moyens de le couronner.

D'ELMONT.

Oh ! mon amour eſt tout ce qu'il peut-être.

VERVILLE.

C'eſt-à-dire violent dans toute la force du terme.

D'ELMONT.

Il eſt au-deſſus de l'expreſſion.

VERVILLE.

Le mal eſt ſérieux, il faut le guérir. D'abord je ne ſuppoſe pas que tu veuilles faire la grande folie?

D'ELMONT.

Et laquelle?

VERVILLE.

Epouſer?

D'ELMONT.

L'épouſer.... Ah! ſi j'oſois... ſi ma mere....

VERVILLE.

J'entends. Si tu étois ton maître....

D'ELMONT.

Je ne balancerois pas.

VERVILLE.

Mais tu ne l'es pas, heureuſement. Tu as un nom, un état, une fortune conſidérable, & par-deſſus tout cela une mere à ménager. Tu vois que je raiſonne comme un autre, quand je veux m'en mêler.

D'ELMONT.

Ma mere m'aime tant! On pourroit la preſſentir. Si tu voulois t'en charger?

VERVILLE.

Tu te moques de moi. Elle me riroit au nez, & me tourneroit les talons. Voila probablement la réponſe que j'en tirerois. J'irois lui propoſer de t'unir à une petite fille, que tu ne regarderois ſeulement pas, ſans ce minois chiffonné qui te tourne la tête? Si elle avoit de la naiſſance & cent mille livres de rente, je me chargerois de la commiſſion, & je pourrois réuſſir. Mais Julie, dénuée de tout cela, ne peut être ta femme. Faiſons-en donc ta maitreſſe.

D'ELMONT.

La dégrader! l'avilir! Non, jamais.... Je voudrois ſavoir ce que penſe ma mere. J'ai tant de reſſources dans ſa tendreſſe.

VERVILLE.

Sais-tu à quoi te menera ton obſtination? Je vais te le dire. Ta mere, une fois dans le ſecret, prendra de ſages meſures, & fera bien. On te ménagera, on t'amadouera, tu ne ſoupçonneras rien, & un beau matin, on fera monter ta Julie en voiture, & on la conduira dans quelque Province éloignée. Peut-être même l'officieux Valbourg ſe chargera-t-il de la conduite. Non, mon ami, ce n'eſt pas ainſi que ſe menent les affaires.

D'ELMONT.

Je conçois que tu peux avoir raiſon.

VERVILLE.

C'eſt fort heureux. Il faut d'abord barrer le cher Valbourg dans ſes projets, s'il en a, ce qui eſt très-poſſible. Je connois la marche de ces vieux garçons. Ils s'introduiſent dans une maiſon, ſous le titre ſpécieux d'amis; peu-à-peu, ils établiſſent leur empire; ils écartent les importuns, ne laiſſent voir qu'eux, ſe font voir ſouvent, rendent de fréquents ſervices, éloignent la défiance par un extérieur réſervé, auſtere même, ne préſentent leur amour que ſous l'innocente apparence de l'amitié, font naître enfin une ſecurité parfaite, & toujours maîtres de leur ſens, attendent le moment favorable, le ſaiſiſſent, ſans qu'on ait prévu leur triomphe, & abandonnent enſuite la poulette à un jeune amant bien ardent, bien honnête, qui répare tout par un bon & ſolide mariage. Tu m'avoueras que ceci vaut la peine qu'on y penſe.

D'ELMONT.

Je ne ſais quel parti prendre. Ami cruel, ſi tu me montres le danger, indique-moi les moyens de m'y ſouſtraire.

VERVILLE.

Voila ce qui s'appelle parler. Dans l'état où je vois les choſes, il n'y a qu'un expédient.

D'ELMONT.

Et c'eſt?...

VERVILLE.

D'enlever.

D'ELMONT.

Grand Dieu! Tourmenter une infortunée à qui je ne dois que des hommages! manquer cruellement à ma mere!

VERVILLE.

Aimes-tu mieux te manquer à toi-même? l'homme eſt né pour le plaiſir. Le Rigoriſte le laiſſe échapper. Le ſage le fixe, & s'embarraſſe peu de l'opinion des ſots. Au reſte je ne prétends pas te forcer à être heureux. Que les Valbourg & ſes ſemblables commencent l'éducation de Julie, tu la finis enſuite. Cette iſſue n'eſt pas la plus flatteuſe; mais c'eſt au moins la plus ſure.

D'ELMONT.

Tu me fais frémir. Tes raiſons ne me paroiſſent pas convaincantes; cependant je n'ai rien de perſuaſif à leur oppoſer. Ton expérience, ton uſage du monde, te donnent ſur moi un aſcendant que contredit ma raiſon, & auquel je ne peux me ſouſtraire.

VERVILLE.

Laiſſe-toi donc conduire; & ſache t'en rapporter à des yeux plus clairvoyants que les tiens. Je t'ai donné un certain Picard qui doit te ſervir utilement dans ces ſortes d'affaires. C'eſt un tréſor dont je me ſuis privé pour toi. Pas de limier qui ait le nez auſſi fin, pas de gibier qui lui échappe. Ce drôle-là m'a rendu des ſervices eſſentiels, & il eſt preſqu'auſſi capable que moi de guider ton inexpérience. Faiſons-le venir, & donnons-lui ſes inſtructions. Picard, Picard, Picard.

SCENE,

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD.

PICARD.

QUE veut Monſieur le Marquis?

VERVILLE.

Ecoutez-moi, Monſieur Picard. Je vous ai ménagé l'occaſion de prouver votre zele à votre nouveau maître. Il faut avoir les yeux ouverts ſur les démarches du Comte de Valbourg, qui pourroit avoir des vues....

PICARD.

Oh, il en a, Monſieur le Marquis. C'eſt moi qui vous l'aſſure.

D'ELMONT.

Que dis-tu? Qu'as-tu vu?

PICARD.

Je n'ai pas beſoin de voir les choſes, moi, Monſieur; pour être inſtruit. J'ai le tact fin. Quand l'on ſort de chez Monſieur le Marquis, on poſſede la quinteſſence du métier.

D'ELMONT.

Qu'as-tu donc remarqué enfin?

PICARD.

Soupirs étouffés, regards furtifs, contenance embarraſſée en préſence de Madame la Comteſſe. Teint animé, œil perçant dans le tête-à-tête; voila ce que j'ai ſaiſi.

D'ELMONT.

Tout ajoute à mes alarmes. Faut-il la perdre? Ah! Julie, t'oublierois-tu à ce point!

PICARD.

Je viens d'entrer dans le cabinet de Madame, je n'y

avois point d'affaire ; mais je ſavois que Mademoiſelle Julie & Monſieur de Valbourg y étoient ſeuls, & j'aime à ſavoir ce qui ſe paſſe.

D'ELMONT.

Acheve, parle, qu'y faiſoient-ils ?

PICARD.

Ils ſont aſſis l'un à côté de l'autre. Monſieur de Valbourg tient les mains de Mademoiſelle Julie dans les ſiennes. Mademoiſelle Julie a la tête baiſſée, & ſes larmes coulent ſur les mains de Monſieur de Valbourg.

D'ELMONT.

C'en eſt trop, c'en eſt trop. Il faut rompre leur entretien. Non, cours, entre dans les antichambres. Fais grand bruit, prends quelque prétexte pour rentrer dans le cabinet. Ne les perds plus de vue. Tu me réponds de tout.

PICARD.

Mais ſi Monſieur de Valbourg s'apperçoit que je l'obſerve, & qu'il ſe permette... là... Vous m'entendez bien ?

D'ELMONT.

Mes bienfaits t'en dédommageront. Obéis.

SCENE XIII.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

EH bien, mon ami, avois-je tort ? Ta jeuneſſe, ta candeur te ſont tout voir en beau, & ſans moi.... Ah ! voila ta reſpectable maman.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

VOULEZ-VOUS bien me permettre, Monſieur le Marquis, d'avoir avec mon fils un entretien particulier.

VERVILLE.

Moi, Madame, je ne me ſuis jamais oppoſé aux plaiſirs de perſonne. D'ailleurs la maternité a des droits ſacrés. Je me retire, & vous laiſſe moraliſer à votre aiſe.

SCENE XV.

D'ELMONT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

MON fils, je ſuis mécontente, & je pourrois vous faire des reproches. Ecoutez-moi. Vous vous êtes indiſcrétement lié avec Monſieur de Verville. J'ai combattu votre amitié naiſſante, vous n'avez pas écouté mes conſeils. Bientôt cet homme eſt devenu votre unique ami, & vous avez négligé pour lui votre mere, & Monſieur de Valbourg, à qui vous avez des obligations.

D'ELMONT, *à part.*

Ah! Valbourg!

LA COMTESSE.

J'ai renouvellé mes prieres, vous n'y avez répondu qu'en m'amenant Monſieur de Verville dans mon château. Ayez des amis dignes de vous, mon fils, & je me ferai un plaiſir de les mettre au rang des miens.

Tremblez. Si l'on cherche à vous rendre ſa vertu ſuſpecte, on a juré votre ruine.

D'ELMONT, *hors de lui.*

Sa vertu !... malheureuſe Julie !

LA COMTESSE.

Vous refuſez de vous confier à moi, à Monſieur de Valbourg ? Votre réſerve m'afflige, je ne vous le cache pas. Voila le premier chagrin que vous me cauſez, d'Elmont, laiſſez-moi du moins eſpérer qu'il ne ſera ſuivi d'aucun autre. J'exige que vous rompiez entiérement avec Monſieur de Verville. C'eſt le ſeul moyen de m'aſſurer de vous. On s'y prendra de maniere à ne pas vous compromettre. Si une lettre, que Monſieur de Valbourg attend ce matin, ne rend pas ici ma préſence néceſſaire, j'irai dîner au château de Tourville. Vous nous donnerez la main. Monſieur de Valbourg reſtera avec le Marquis. Il vous excuſera facilement près de lui, & ſaura adroitement nous en défaire. Tu me feras ce ſacrifice, n'eſt-il pas vrai, mon ami ? Tu le dois à ma tendreſſe C'eſt le fatal aſcendant que cet homme a pris ſur toi qui me ferme ton cœur; mais ſon empire détruit, celui de la nature & de la vertu va renaître. Nous dînerons enſemble ? Julie y ſera. C'eſt ta petite ſœur, tu l'aimes.... viens mon fils, viens, mon ami. (*Elle l'embraſſe & ſort avec lui.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, VALBOURG.

JULIE.

Oui, Monſieur le Comte, c'eſt d'amour qu'il m'aime, & il vient de me le dire.

VALBOURG.

Et c'eſt la premiere fois qu'il vous le dit?

JULIE.

Oui, mais je m'en étois bien apperçue.

VALBOURG.

Et l'aveu qu'il vous en a fait ne vous a pas déplu?

JULIE.

Au contraire. Il eſt ſi aimable!

VALBOURG.

Vous l'aimez donc auſſi?

JULIE.

Oh! j'en ſuis folle.

VALBOURG.

Le ſait-il?

JULIE.

Il ne le ſaura jamais.

VALBOURG.

Et pourquoi?

JULIE.

Voulez-vous que je chagrine ma bonne maman. Mais tenez, ſi j'en dis davantage.....

VALBOURG.

Parlez, parlez, mon enfant; accordez-moi votre confiance. Je n'en ſuis pas indigne.

JULIE.

Vous voyez bien que je ne vous cache rien. Ce n'eſt pas que je veuille avoir des ſecrets pour maman; mais ſi je peux lui épargner des inquiétudes.... Vous ſentez bien, Monſieur le Comte, que je ne dois pas penſer à être la femme de ſon fils.

VALBOURG.

Julie, vous ne vous connoiſſez pas encore.

JULIE.

Hélas! non. C'eſt ce qui me fait déſeſpérer....

VALBOURG.

Un jour de plus peut apporter un grand changement dans votre ſituation.

JULIE, *vivement.*

Quoi! maman auroit-elle vu.... penſeroit-elle?... Ah! monſieur le Comte, je vois bien que vous ſavez tout..... Dites-moi donc.... parlez, parlez, mon bon ami, ſoulagez mon cœur. Penſe-t-on vraiment à me faire épouſer mon petit frere? Quelle bonté! quelle généroſité!

VALBOURG.

Je ne crois pas, mon enfant, qu'on en ait formé le projet. Mais la choſe ne me paroît pas abſolument impoſſible.

JULIE.

Mais quels moyens employer? Je n'en vois aucun qui....

VALBOURG.

Je les vois pour vous, Julie, & je les mettrai en uſage quand il ſera temps.

JULIE.

Quoi! vous me promettez....

VALBOURG.

Je ne prommets rien. Je m'engage ſeulement à vous aider de tout mon pouvoir.

JULIE.

Mais cela ſera-t-il bien long, Monſieur le Comte? Je voudrois déja que la choſe fût faite.

VALBOURG.

Modérez-vous, mon enfant. Je crois qu'à quinze ans on peut attendre.

JULIE.

Oh! ce n'eſt pas pour moi que je ſuis preſſée. J'attendrois tant qu'on voudroit.

VALBOURG.

Quel motif vous engage donc....

JULIE.

C'eſt l'intérêt de mon petit Comte qui me détermine. Il voudroit être ſans ceſſe avec moi, & je ne peux pas honnêtement me prêter à cela, n'eſt-ce pas mon ami? Si nous étions mariés, je ne le quitterois pas un inſtant, & j'empêcherois bien Monſieur de Verville, qui, avec ſa permiſſion, eſt un impertinent, je l'empêcherois bien d'obſéder mon mari & de chagriner ſa bonne mere. Pauvre petit frere, je te rendrois la vie ſi douce, je je t'aimerois tant, je te careſſerois tant, que tu n'aurois pas, pas une minute à donner à tes amis.

VALBOURG.

Chere enfant, tu me rendrois à la gaieté, ſi j'en étois ſuſceptible. Conſerve-la long-temps cette can-

deur,

deur, gage d'une ame ſenſible & pure. Eſpérons, ma Julie. Le ciel n'abandonnera pas l'innocence qu'il aime. O mon Dieu, dérobe-la à la malignité de ſes ennemis.

JULIE, *ſurpriſe.*

J'ai donc des ennemis, Monſieur le Comte?

VALBOURG.

De bien cruels, mon enfant.

JULIE.

Je n'ai jamais fait de mal à perſonne.

VALBOURG.

Leur haine n'en eſt pas moins active.

JULIE.

Peuvent-ils empêcher mon mariage?

VALBOURG.

J'eſpere que non.

JULIE.

En ce cas, je leur pardonne. Mais allez donc, Monſieur le Comte, allez trouver ma bonne maman, & vous lui direz: Julie & d'Elmont s'aiment Cette pauvre Julie n'eſt rien, n'a rien. Mais elle a un bon cœur, & elle voudroit le partager entre vous & votre fils.

VALBOURG.

Je parlerai, Julie, je parlerai aujourd'hui, peut-être, j'oſe m'en flatter. (*Ici d'Elmont & Verville paroiſſent dans le fond, & écoutent.*) J'approuve votre diſcrétion envers Madame & ſon fils. Ne confiez à perſonne ce que nous venons de nous dire. Je ne négligerai rien, ſoyez-en perſuadée, pour aſſurer votre bonheur.

JULIE.

Ah! comme je vous aimerai!

VALBOURG.

Comme nous nous aimerons!

SCENE III.

JULIE, VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

VOUS voila ſeule, belle enfant. Je ſuis ſurpris qu'on vous ait ſitôt quittée. J'apperçois dans vos yeux certaine langueur qui annonce le plus haut degré de ſenſibilité. La converſation étoit animée, ſelon les apparences.... Encore muette? Peu de gens, à ce qu'il me ſemble, ont l'art de vous faire parler.

JULIE.

Autant que je le peux, Monſieur, je n'ai de converſation ſuivie qu'avec ceux que j'eſtime. (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

A TRAVERS cette innocence prétendue, remarques-tu combien elle eſt piquante? tu as la manie de la croire un enfant, & moi je la ſoupçonne.....

D'ELMONT.

Je ne ſais qu'en penſer. Je me perds dans mes conjectures. Il eſt des inſtants où je crois tout, parce que je crains tout. Si j'interroge mon amour, je frémis. Si je conſulte ma raiſon, je ne peux la croire coupable.

VERVILLE.

Dis donc au contraire que ta raiſon la condamne & que ton fol amour l'excuſe. Inſenſé! Peut-on porter

l'aveuglement juſqu'à démentir le témoignage de ſes yeux & de ſes oreilles? Tu viens de les entendre ſe prodiguer les expreſſions les plus tendres; tu les a vu ſe permettre les careſſes les moins équivoques, & tu doutes de ton malheur! Que dis-je? C'eſt ce qui pouvoit t'arriver de plus heureux. Abandonne-la à ſon amour ridicule. Sois homme, & oublie-la.

D'ELMONT.

Eh! le puis-je, cruel ami? Ne vois-tu pas qu'en me retraçant ſes torts, tu enfonces dans mon cœur le trait qui le déchiroit déja. C'eſt à Valbourg qu'on me ſacrifie! j'approuve votre diſcrétion envers Madame d'Elmont & ſon fils, vient de dire le ſéducteur. Ma mere ne ſait donc rien, & nous ſommes tous également joués par cet homme.... Ma fureur eſt au comble. Ah, Julie; Julie, tu renonces à ta propre eſtime!... Malheureuſe! c'étoit le ſeul bien que la Providence t'eût laiſſé, & tu t'en dépouilles ſans pudeur.

VERVILLE.

Il ne ſuffit pas de s'emporter, de ſe plaindre; il faut prendre un parti.

D'ELMONT.

Il eſt pris. Je vais trouver ma mere, je lui devoilerai des attentats....

VERVILLE.

Qu'elle ne voudra pas croire. Quelle force aura le témoignage d'un jeune homme de dix-huit ans, combattu par quelqu'un, qui depuis quatorze ans jouit d'une confiance ſans bornes? Crois-moi, plus ta mere eſt vraie moins elle ajoutera de foi à tes paroles.

D'ELMONT.

Je ſens cela. Mais ce mariage dont ils parloient...

VERVILLE.

Appât groſſier, que ſaiſit une fille ambitieuſe, qui brûle de ſortir de ſon obſcurité.

D'ELMONT.

Mais le moyen que tu m'as propoſé eſt odieux. Ma mere, ma bonne mere!... avec quelle indulgence elle me traitoit il n'y a qu'un moment.

VERVILLE.

Ta jeuneſſe te ſervira d'excuſe.

D'ELMONT.

Eh! qui lui reſtera pour eſſuyer ſes larmes, ſi elle eſt trahie par Valbourg & par moi?

VERVILLE.

La raiſon. Crois-tu qu'elle tienne exceſſivement à cette petite fille?

D'ELMONT.

Mais ſi les ſuites....

VERVILLE.

Et quelles ſuites as-tu à craindre? En ſuppoſant que notre eſpiéglerie fût découverte, qu'en arriveroit-il? Eſt-ce ta mere qui te pourſuivroit? Seroit-ce les parents de Julie, que perſonne ne connoît? Allons, l'homme aux ſcrupules, laiſſez-vous perſuader.

D'ELMONT.

Oh! ma mere, ma mere!

VERVILLE.

Oh! laiſſe donc tes ennuyeuſes réflexions. Si je t'écoute nous ne finirons rien. Nous allons monter à cheval. Nous irons bien doucement, bien ſenſément juſqu'au bout des avenues. Enſuite d'un train de galop, nous pouſſons juſqu'à Paris, ou ta belle vient-a te joindre ce ſoir.

D'ELMONT, *étonné.*

Ce ſoir!

VERVILLE.

Eh oui, fripon; ce ſoir. Je n'aime pas les affaires qui traînent en longueur.

D'ELMONT.

Mais... je ne ſais... ſi...

VERVILLE.

Mais... ſi.... Tout eſt dit, tout eſt convenu. Hola, quelqu'un.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

VERVILLE.

QU'ON appelle Picard. (*Le Valet ſort.*)

SCENE VI.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

HEUREUX coquin ! une fille de quinze ans, jolie comme les amours, un vieux rival deſolé, & perdant le fruit de ſes ruſes! quelles jouiſſances! ajouter à cela l'agrément de débuter dans le monde par un enlévement. Un enlévement à ton âge, eſt un trait d'héroïſme, qui ſera conſigné dans les faſtes de la galanterie, & qui te met au pair de ce que nous avons de mieux parmi nos jeunes gens.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD.

VERVILLE.

MONSIEUR Picard, courez à Paris, raſſemblez tous coquins de votre connoiſſance qui vous ſervent

vos grandes entrepriſes. Vous les placerez avec une voiture dans le petit bois qui eſt auprès du château de Tourville, & ce ſoir, quand la Comteſſe & Julie reviendront....

PICARD.

Ah, j'entends, Monſieur. On s'emparera de la jeune perſonne, & on la conduira..... où?

VERVILLE.

A Paris, à ma petite maiſon, où nous allons vous attendre. Si ces dames ne ſortoient pas aujourd'hui, vous viendriez nous avertir. Vous voyez quelle confiance on a en vos talents, tâchez de la juſtifier.

PICARD.

Oh! Monſieur le Marquis ſait bien....

VERVILLE.

Il eſt de bonne heure, nous ne ſommes qu'à une lieu de Paris, tout cela peut s'arranger facilement. (*A d'Elmont.*) A propos, as-tu de l'argent?

D'ELMONT.

Mais... pas aſſez....

VERVILLE.

Je t'en fournirai. Idolâtre du plaiſir, j'ai toujours ſenti que l'or en eſt le mobile, & le deſir de prolonger mes jouiſſances, m'a rendu économe. Dans tous les temps, je peux diſpoſer de mille louis: ils ſont à ton ſervice. Monſieur Picard, de la diſcrétion & de l'activité. Il y a pour vous cinquante louis de pot-de-vin, ſans ce que vous ne manquerez pas de voler ſur les frais journaliers. Allons, mon ami, allons, vîte à cheval.

(*Il emmene d'Elmont.*)

SCENE VIII.

PICARD, *ſeul.*

IL y a pour vous cinquante louis de pot-de-vin, ſans ce que vous ne manquerez pas de voler ſur les frais journaliers. Ma foi, la perſpective eſt riante, & bien ſurement je ne ferai pas mentir Monſieur le Marquis.... Si les mille louis me paſſent par les mains, ah! ma Louiſon, quelle récolte j'irai dépoſer à tes pieds! En vérité! ce petit Comte d'Elmont eſt une cire molle dont le Marquis fait ce qu'il veut.... Nous allons donc enlever... enlever!... Je ne ſais pas trop ſi mon inflexible Louiſon.... Non, elle ne me le pardonnera pas. C'eſt une fille à principes cette Louiſon, penſant & raiſonnant d'après les êtres ſublimes qui habitent ce château. Diable emporte, ſi je ne ſuis ſouvent tenté de rire de mon attachement pour cette péronnelle. Son grand ſérieux, ſes grands mots ſont d'un plaiſant achevé, & tout cela me tourne la tête. Si j'obéis au Marquis, je me brouille avec elle; mais à n'en jamais revenir.... Non, je ne me brouillerai pas; je ne veux pas être infractaire au traité de ce matin.... D'un autre côté ſi je me confie à Louiſon, & qu'elle s'aviſe de jaſer, je me fais des affaires avec Monſieur le Marquis, & je perds une ſomme.... Je ne peux m'y déterminer. L'amour a beau faire, je ne céderai pas. D'ailleurs, je ſuis homme d'honneur, moi; je ne trahirai pas mon maître.

SCENE IX.

PICARD, LOUISON.

LOUISON.

TE voila ſeul?

PICARD.

PICARD.

Pas du tout. Je m'entretenois avec toi.

LOUISON.

Avec moi ?

PICARD.

Sans doute, tu ne me fors pas un inſtant de la cervelle.

LOUISON.

Monſieur Picard eſt galant.

PICARD.

Je ſuis vrai. (*à part.*) Qu'elle eſt jolie! quel chagrin de renoncer à cela!

LOUISON.

Que marmotes-tu là-bas ?

PICARD, *à part.*

Mais mon argent, un argent que je tiens, pour ainſi dire, le laiſſerais-je échapper ?

LOUISON.

Monſieur Picard, pour un Valet-de-chambre du bon ton, vous ne ſavez pas vivre.

PICARD, *à part.*

Ou ma Louiſon, ou de l'argent; il faut opter.

LOUISON, *impatientée.*

Picard, Picard!

PICARD.

Au moment où je ſuis à toi. (*A part.*) L'or eſt bien ſéduiſant... mais Louiſon.... Ah! Louiſon eſt bien tentante. Malheureuſe alternative! l'amour & l'intérêt .. à laquelle des deux divinités faut-il donc rendre hommage? (*A Louiſon.*) Regarde-moi, friponne. Quel œil! qu'il eſt beau! qu'il eſt doux! qu'il eſt expreſſif!... Tu ſouris!... Ah! c'en eſt fait, tu l'emportes, & je te ſacrifie ma fortune.

LOUISON.

Je crois qu'en ce genre nos ſacrifices ne ſeront pas pénibles.

PICARD.

Le mien me coûte en diable. Deux cents louis au moins, mon enfant, deux cents louis que je foule aux pieds, que je ne veux pas prendre la peine de ramaſſer.

LOUISON.

Je ne t'aurais pas cru déſintéreſſé à ce point-là.

PICARD.

Ma foi, ni moi non plus. Tu ne douteras plus du pouvoir de tes charmes, puiſqu'ils operent des prodiges.

LOUISON.

Mais, explique-toi donc?

PICARD.

C'eſt-là le difficile.... Je te vois d'avance froncer le ſourcil.... Cependant il faut parler... car... tout ce que je te dis ne t'a rien appris encore.

LOUISON.

Finis ton galimathias.

PICARD, *à genoux.*

Tiens, Louiſon, je vais commencer mon récit par te demander pardon.

LOUISON.

Et de quoi?

PICARD.

D'avoir perdu de vue un moment nos conventions de ce matin.

LOUISON.

Monſieur Picard, vous avez machiné quelque ſottiſe.

PICARD.

Non, je n'ai pas le mérite de l'invention.

LOUISON.

Mais celui de l'exécution ?

PICARD.

Ecoute donc, on ne gagne pas deux cents louis les bras croisés. Il a bien fallu promettre d'agir un peu. Eh ! comment s'en défendre ? Tu n'étois pas là, & que n'y étois-tu ? Un seul de tes regards m'eût empêché de succomber à la tentation.

LOUISON.

Au fait, au fait, au fait.

PICARD.

Pardonnes-tu ?

LOUISON.

Oui, puisque tu n'as fait que promettre & que tu a assez de probité pour t'en repentir. Je te crois de la dipositon à devenir honnête homme

PICARD, *se levant.*

Tu me fais bien de l'honneur.

LOUISON.

C'est avec ce Marquis de Verville que tu t'es gâté ainsi. Je parie qu'il sera pour quelque chose dans ce que tu vas me dire.

PICARD.

Oh, c'est vraiment un terrible homme, ma Louison. Il m'a chargé....

LOUISON.

Il t'a chargé....

PICARD.

D'enlever....

LOUISON.

D'enlever....

PICARD.

Mademoiselle Julie.

LOUISON, *éperdue juſques à la fin de la Scene.*

Julie! oh! le ſcélérat! le monſtre! Il n'y a pas un inſtant à perdre. Je cours avertir Madame.

PICARD.

Eh, attends donc. Je te dis que c'eſt moi qui dois l'enlever, & tu vois bien que je ne l'enleve pas. Ecoute-moi.

LOUISON.

Parle vîte.... vîte.... enlever ma Julie!

PICARD.

Oui, ce ſoir à ſon retour du château de Tourville.

LOUISON.

Elle n'ira pas... non, elle n'ira pas... j'empêcherai qu'elle n'y aille. L'infame! quel moyen il oſe employer!.. Ah! c'étoit le ſeul qu'il pût prendre. Julie ne l'auroit jamais écouté.

PICARD.

Mais le Marquis ne l'aime pas.

LOUISON.

Il ne l'aime pas & il l'enleve!

PICARD.

Ce n'eſt pas pour lui.

LOUISON.

Et pour qui donc? Parle... parle... tu me fais mourir d'impatience.

PICARD.

Pour le Comte d'Elmont qui en eſt fou.

LOUISON.

Quoi, il a déja perverti ce jeune homme.... Je cours, je vole dire tout à Madame.

PICARD.

Mais modere-toi donc. De la maniere dont tu t'y prends, tu vas répandre l'alarme dans tout le château.

Si le Marquis apprend que j'aie parlé... il n'eſt pas plaiſant, ce Monſieur là.

LOUISON,

Je me contiendrai, mon bon Picard, je me contiendrai.... Je penſerai à ta ſureté.... Tu es un digne garçon.... Je t'aime à préſent de toute mon ame. (*Elle l'embraſſe.*) Adieu, mon petit Picard, adieu mon ami.

(*Elle ſort.*)

SCENE X.

PICARD, *ſeul.*

ADIEU, mon petit Picard, adieu, mon ami, deux baiſers avec cela, & en voila pour mes deux cents louis. C'eſt payer en grand Seigneur.... Je crois qu'avec tout mon eſprit je viens de faire une école. Ma foi, ce n'eſt pas la faute de mon eſprit, ſi je ſuis amoureux; c'eſt celle de mon cœur, & on pardonne toutes les bévues qui partent de la. Un cœur foible, un cœur tendre, un cœur ardent ont ſervi d'excuſes aux plus grands hommes : pourquoi n'aurois-je pas la même prérotavive, moi qui n'ai pas la ſotte prétention de m'illuſtrer en combattant mes paſſions? Mais le Marquis ne ſe rendra pas à la ſolidité de mon raiſonnement. Comment me tirer de là?... Eh, parbleu, rien n'eſt plus aiſé. J'ai été indiſcret par amour, je ſerai vertueux par néceſſité. Mon aveu à Louiſon me donne des droits à l'eſtime de Madame d'Elmont & de Monſieur de Valbourg; je me mettrai ſous leur protection, & je ne craindrai plus rien du Marquis.... Mon début dans cette maiſon m'y donnera même une certaine conſiſtance. J'y ſerai cité comme un modele d'honnêteté, tandis que... oh combien d'actions vertueuſes en apparence, & qui n'ont eu pour principe que des motifs purement humains. Voici Monſieur de Valbourg. Empaumons d'abord celui-ci : flattons ſa paſſion dominante.

SCENE XI.

PICARD, VALBOURG.

VALBOURG, *rêvant.*

NON, depuis ce matin je n'ai pas été un moment à moi. Je vais, je viens, mes inquiétudes, mes alarmes me pourſuivent par-tout. (*Il tire ſa montre.*) Voila l'inſtant.... Je ſerois encore rendu au Palais, & j'entendrois.... l'arrêt de ma mort, peut-être.... Non, je ne ſortirai pas d'ici. J'y ſerai plus fort entre ma fille & mon amie.

PICARD, *dans le fond.*

Il eſt dans les grandes réflexions Approchons.

VALBOURG, *ſe promenant.*

Ma Julie, ce jour pourroit mettre le comble à ta félicité.

PICARD, *à part.*

Et à la ſienne.... Il ne m'apperçoit pas.

VALBOURG.

Il me ſeroit ſi doux de ſerrer des nœuds auſſi bien aſſortis!

PICARD, *à part.*

Oh! par exemple, il n'y a pas d'excès dans les convenances.... Monſieur....

VALBOURG.

De ſatisfaire à-la-fois la reconnoiſſance & l'amour.

PICARD.

Il ne voit rien, n'entend rien. Cette petite Julie a tourné toutes les têtes. (*Plus haut.*) Monſieur.

VALBOURG.

Ah! vous voila, mon ami. Louiſon m'a dit du bien

de vous. Je vous recommanderai à Madame d'Elmont. Elle eſt un peu prévenue contre vous; mais elle eſt juſte, & ſi vous êtes honnête en effet, ces petits nuages ſe diſſiperont.

PICARD.

Je ſerai trop heureux, Monſieur, de devoir à vos bontés les bonnes graces de Madame. J'eſpere bien auſſi vous devoir celles de Mademoiſelle Julie.

VALBOURG.

Julie? Je ne vois pas quelles raiſons....

PICARD.

Je ne ſuis pas indigne de ſa bienveillance, & ſi j'étois homme à me vanter, vous conviendriez qu'elle m'a déja quelque obligation; mais on ne ſauroit tirer vanité de ce qu'on fait pour elle. On en eſt déja payé par le plaiſir de lui être utile.

VALBOURG.

Mais, quel art a-t-elle donc pour ſe faire aimer?

PICARD.

Ah! ce n'eſt point un art.

VALBOURG.

Il eſt vrai. Elle ne connoît que la nature, & ſi elle plaît c'eſt ſans le ſavoir.

PICARD.

Nous deſirons tous la voir heureuſe.

VALBOURG.

Je vous remercie de vos ſentimens pour elle. Vos vœux ſeront peut-être remplis.

PICARD.

Nous l'eſpérons bien. Un établiſſement ſolide....

VALBOURG, *ſouriant avec complaiſance.*

Oui, je m'en occuperai.

PICARD.

Ah! Monſieur, c'eſt à vous qu'eſt réſervé le plaiſir d'établir ſa fortune.

VALBOURG, *à part.*

Ce garçon me paroît avoir le cœur excellent.

PICARD.

Ce n'eſt pas un amour intéreſſé qui vous guide.

VALBOURG.

Que veux-tu dire ?

PICARD.

Que votre choix eſt excellent, que tout le monde vous approuvera.

VALBOURG.

Vous m'étonnez, mon ami, qui a pu vous confier....

PICARD.

Perſonne au monde, Monſieur. Quelques mots entendus par-ci, par-là, des geſtes, des regards, l'amour ſe cache difficilement à un œil obſervateur.

VALBOURG.

Soyez vrai. Le Comte d'Elmont vous a-t-il fait confidence de ſon amour ?

PICARD.

Oui, Monſieur.

VALBOURG.

Et il vous a chargé de le ſervir ?

PICARD.

Oui, Monſieur; mais Mademoiſelle Julie m'eſt trop chere pour la compromettre auſſi cruellement.

VALBOURG.

La compromettre !

PICARD.

D'ailleurs, c'eſt une fille très-formée pour ſon âge, pour

du côté de la raiſon & du jugement. Elle n'aime pas les jeunes gens. Oh! elle penſe mûrement.

VALBOURG.

Je vois mon ami, que vous ne ſavez rien & que vous voudriez tout ſavoir. Défaites-vous de cette manie, elle vous nuiroit ici. Les domeſtiques y ſont doucement traités; mais on n'entend pas qu'ils veulent pénétrer ce qu'on ne juge pas à propos de leur découvrir. Avez-vous fait part de vos obſervations à quelqu'un?

PICARD.

Non, Monſieur.

VALBOURG.

Gardez un ſilence rigoureux ſur Julie, le Comte d'Elmont & moi. Je vous ſais gré de votre attachement pour cette jeune perſonne; mais je ferois punir une indiſcrétion, comme je ſaurai reconnoître votre docilité. Allez, mon ami. (*Picard ſe ſauve.*)

SCENE XII.

VALBOURG, *ſeul.*

CE valet, occupé ſans ceſſe d'intriguer avec Verville, ſe laiſſe encore aller à la force de l'habitude. Je vois par quelques mots qui lui ſont échappés, qu'il a pris le change ſur la nature de mes ſentiments pour Julie. Il a raiſon, une affection vive ſe décele toujours. Heureux encore qu'on n'en connoiſſe pas la ſource, & que mon ſecret me ſoit reſté!

SCENE XIII.

VALBOURG, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah mon ami, venez à mon aide.... Conſolez-moi.... Conſeillez-moi... aidez-moi à ſupporter le plus grand des malheurs pour une bonne mere, celui d'avoir un fils vicieux.

VALBOURG.

Il ne l'eſt pas, Madame; on ne change pas en auſſi peu de temps.

LA COMTESSE.

Il a vu mes tendres alarmes, il a réſiſté à mes prieres. Sa mere preſque ſuppliante, n'a pu lui arracher le ſecret de ſon crime qu'un valet vient de découvrir. Pere trop tendre, vous craignez de pleurer la naiſſance de votre enfant. Au moins ſes vertus peuvent la faire oublier, que deviendrai-je ſi mon fils deshonore la ſienne?

VALBOURG.

Vous m'effrayez à mon tour, Madame. Que ſe paſſe-t-il donc?

LA COMTESSE.

Mon fils, épris pour Julie d'un amour effréné, a oublié ce qu'il ſe doit à lui-même, ce qu'il me doit à moi, ce qu'il doit à une fille, qui devoit être ſacrée pour lui. Il a formé le projet d'un rapt. ..

VALBOURG.

Il n'eſt pas coupable, Madame. On ne paſſe pas ainſi de l'innocence au comble de la perverſité. Le projet n'eſt pas de lui.

LA COMTESSE.

Je le crois comme vous. Mais qu'importe comment ſe commet le crime, s'il eſt effectivement commis?

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

JULIE, *se jettant dans les bras de la Comtesse.*

EH! ma bonne maman, protégez-moi, secourez-moi, sauvez-moi.

LA COMTESSE.

Quoi, Louison t'auroit-elle avoué....

JULIE.

Pouvoit-elle me le cacher? Elle m'aime tant! je la voyois souffrir, je lui offrois mes bons offices, & c'est sur moi!.. D'Elmont, Verville...; que leur ai-je fait? J'adore l'un, & je ne connois pas l'autre. Ont-ils le droit de me mépriser, parce que je ne suis rien? Il suffit d'être malheureux pour être tourmenté, même par ceux qui nous sont chers.

LA COMTESSE.

Dissipe tes craintes, mon enfant. N'es-tu pas près de moi?

JULIE.

Ah! vous le voyez, maman, votre protection n'a point arrêté votre fils. Il sent trop, le méchant, que je ne tiens à vous que par les liens de la commisération, & qu'il peut tout oser avec une pauvre fille, qui n'a pour armes que son innocence. Ah! ma foiblesse même auroit dû lui inspirer des sentiments.... D'ailleurs, me connoît-il? Sait-il si je n'ai pas aussi des parents, si je ne les connoîtrai pas un jour, s'il ne sera pas forcé de leur rendre compte de ses attentats. Pardonne-moi, maman, je t'afflige en accusant ton fils.... Mais il a navré mon cœur, & le sentiment de mon outrage me donne une force que je ne me connus jamais. Ma mere, mon bon ami, vos larmes coulent.... (*passant au milieu*) Ah! que j'y mêle les

miennes.... Nous voila trois à pleurer un forfait dont aucun de nous n'eſt coupable, & que je n'oublierai jamais.

VALBOURG.

Julie!

LA COMTESSE.

Calme-toi, conſole-toi.

JULIE.

Je ne veux plus revoir l'auteur de ma peine.... Je ſortirai de cette maiſon.... Madame vous m'avez arrachée à la miſere, j'aurai le courage d'y rentrer, ſi perſonne ne peut m'avouer. Que dis-je? depuis quatorze ans, vous devez avoir eu quelqu'indice de ma naiſſance. Si vous en ſavez quelque choſe, parlez, je vous en prie, je vous en conjure. Vous ne pouvez vous taire plus long-temps.

LA COMTESSE.

A quel point ſon ame eſt exaltée! Mon ami, aidez-moi à calmer ſes alarme.

JULIE.

Seriez-vous inſtruit, Monſieur le Comte? quelle cruauté vous engage au ſilence? Ayez pitié de moi, conduiſez-moi aux genoux de mon pere; que je vous doive le plaiſir de l'embraſſer pour la premiere fois.

VALBOURG.

Enfant malheureux, peut-être le connoîtrez-vous trop tôt.

JULIE.

Quel qu'il ſoit, je l'aurai connu trop tard pour mon bonheur & mon repos.

VALBOURG.

S'il avoit à ſe plaindre de la fortune?

JULIE.

Ah! tant mieux, je travaillerois pour lui.

VALBOURG

Vous ne m'entendez pas, ſi votre pere avoit éprouvé des malheurs?

JULIE.

Je l'en conſolerais.

VALBOURG.

Si vous aviez des reproches à lui faire?

JULIE.

Cela ne ſe peut pas.

VALBOURG.

Qu'il eût des torts envers vous?

JULIE.

En l'embraſſant je les oublierois.

VALBOURG, *la preſſant dans ſes bras.*

Aimable & cher enfant, tu mérites de vaincre. Quelque ſoit l'événement, je ne réſiſte plus. Oui, Julie, vous avez un pere, & vous êtes dans ſes bras.

JULIE.

Ah! ma bonne maman, ſi j'avois pu le choiſir, je n'en aurois pas voulu d'autre que votre ami.

LA COMTESSE.

Cher Valbourg!

VALBOURG.

O ma fille, ma chere fille.... Ce n'eſt plus un étranger qui te preſſe contre ſon ſein. C'eſt un pere, un tendre pere.... Ah! mes maux ſont finis.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

UN exprès arrivé de Paris à toute bride, m'a rendu cette lettre pour Monſieur le Comte.

VALBOURG.

Donnez, & laiſſez-nous.

SCENE XVI.

VALBOURG, LA COMTESSE, JULIE.

VALBOURG, *regarde tour-à-tour la lettre & Julie, va pour rompre le cachet, & donne enfin la lettre à la Comteſſe.*

VOILA mon ſort, le tien... cette lettre.... Ah! comme mon cœur.... Je n'en ai pas la force ... Tenez; décachetez & liſez.

LA COMTESSE, *liſant.*

» Monſieur, vous venez de gagner votre procès.... Ah! Julie! ah! mon ami!

VALBOURG.

Je me meurs... ô mon Dieu, je t'en rends graces.... Ma fille.... mon ami... que de bienfaits à-la-fois!

LA COMTESSE, *liſant.*

» Monſieur, vous venez de gagner votre procès, & » je me hâte de vous l'écrire. Tout Paris applaudit à » un jugement ſi deſiré de tous les honnêtes gens. Je vous » inſtruirai des détails quand j'aurai l'honneur de vous » voir.

JULIE.

Je le ſavois bien, moi, qu'il ne pouvoit pas avoir tort.

VALBOURG.

Non, puiſque je travaillois pour toi. Quel jour que celui-ci! ma chere Julie, tu n'en connois pas encore l'importance. Mais qu'il ſoit à jamais préſent à ta mémoire.

JULIE.

Puis-je oublier l'inſtant qui m'a rendu mon pere?

VALBOURG.

Ma chere, ma digne amie, je ſens l'étendue de mes obligations envers vous. Vous pouvez y ajouter encore.

LA COMTESSE.

C'eſt moi qui vous devrai tout. Votre aimable fille fera le bonheur de mon fils.

JULIE.

Dis donc, maman, que c'eſt lui qui fera le mien. Il m'a fait bien du mal aujourd'hui, mais je n'ai plus la force d'être fachée. (*En embraſſant ſon pere.*) Je ſuis toute à ma tendreſſe.

VALBOURG.

Où eſt votre fils?

LA COMTESSE.

Il eſt monté à cheval avec le Marquis.

VALBOURG.

Et comment avez-vous découvert?....

LA COMTESSE.

Picard chargé de l'exécution a tout avoué à ma femme-de-chambre.

VALBOURG.

Son aveu prouve une ame ſenſible, & je crois qu'on peut s'en fier à lui, il faut amener votre fils à ſentir de lui-même toute l'énormité de ſa faute, à s'appercevoir qu'une confiance ſans bornes peut conduire au crime, & qu'un jeune homme doit toujours être en garde contre ſon propre cœur.... Il me vient une idée.... Oui.... Madame, je crois que vous l'approuverez : elle exige de vous un peu de complaiſance; mais la leçon ſera forte & votre fils ne l'oubliera jamais.

LA COMTESSE.

Faites, mon ami; j'abandonne tout aux ſoins de votre prudence.

JULIE.

Oui, mais n'allez pas le chagriner, car je l'avertirois de tout. Je ne veux pas qu'il ait un moment de peine. Je viens d'éprouver ce qu'on ſouffre, quand le cœur n'eſt pas à ſon aiſe.

VALBOURG.

Sois tranquille, mon enfant. Nous l'aimons autant que toi. Hola quelqu'un. (*Un Laquais paroît.*) Faites venir Picard. Plus j'y réfléchis, plus ce moyen me paroît ſûr. L'inutilité d'un crime ajoute encore aux remords. Comme il va ſe repentir! Comme il va maudire ſon ami, & ſa coupable facilité!

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD.

VALBOURG.

APPROCHEZ, Picard, votre conduite mérite des éloges, & on ne s'en tiendra pas là. Madame la Comteſſe ſait ce qu'on doit à un Domeſtique fidele, & vous vous applaudirez de ce que vous avez fait. Que votre aveu à Louiſon ſoit un ſecret entre nous. Agiſſez comme ſi vous ne m'aviez pas parlé. Exécutez les ordres de votre maître.

PICARD.

Quoi, Monſieur, vous m'ordonnez ſérieuſement d'enlever Mademoiſelle à ſon retour du Château de Tourville?

VALBOURG.

Oui, & pour faciliter vos projets, Julie ira ſeule à Tourville. Madame la Comteſſe & moi nous reſterons ici. Nous avons des affaires.

JULIE.

Non, je ne vous quitterai pas. C'eſt un parti bien pris.

VALBOURG.

VALBOURG.

Mon enfant, vous connoiſſez ma tendreſſe. Croyez que je ne vous expoſerai pas.

PICARD.

En vérité, je n'en reviens pas ! Quoi, Monſieur, vous voulez abſolument ?...

VALBOURG.

Que vous obéiſſiez à Madame au nom de qui je vous parle en ce moment. Exécutez de point en point les ordres de votre maître. (*A Julie.*) Ne crains rien pour toi ni pour d'Elmont. (*A la Comteſſe.*) Vous ſaurez mes projets, vous les approuverez. (*A Julie.*) Courage & confiance. (*A la Comteſſe.*) Réſolution & fermeté. (*A Picard.*) Docilité, ſecret, & promptitude. (*A la Comteſſe & à Julie.*) Venez, & ſoyez ſures que tout réuſſira.

SCENE XVIII.

PICARD, *ſeul.*

JE ne ſuis plus au courant des choſes. Le plus fin ſe perdroit dans ſes conjectures.... On m'offre de l'argent pour enlever Julie ; Je crois faire un acte unique de zele & de déſintéreſſement en avouant tout, & ceux à qui j'avois cru rendre un ſervice eſſentiel, m'ordonnent de ſuivre mes premiers ordres.... Il y a ici une complication.... Une oppoſition d'intérêts qui... que... voila une affaire diablement embrouillée. C'eſt tout ce que j'y vois. Qu'ils s'arrangent après tout. J'obéirai à tout le monde, je ſervirai tout le monde, je tirerai de l'argent de tout le monde, & ſi on le veut j'enleverai tout le monde.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

Le Théatre repréſente un Boudoir.

SCENE PREMIERE.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

EH bien, mon ami, te voila dans de grandes aventures. Tu viens de faire le premier pas vers l'immortalité. Ta docilité m'enchante. Quel dommage de laiſſer ſous l'aile maternelle un jeune homme qui annonce d'auſſi heureuſes diſpoſitions. Eh bien ... quoi, toujours rêveur, toujours ſentimental? Allons, mon ami, ſors de ta léthargie & prépare-toi à célébrer dignement l'arrivée de ton adorable.

D'ELMONT.

Verville, tu vas me trouver ridicule; tu vas me railler; mais je ne peux te cacher ce que je ſens. J'éprouve des remords....

VERVILLE.

Au moment du bonheur! Voila des remords bien placés. Mais la vue de ta belle les fera évanouir. Ses grands yeux languiſſants vont te rappeller à l'amour.

D'ELMONT.

Et c'eſt mon amour même qui fait mon tourment. Plus Julie m'eſt chere, plus je lui trouve de charmes, & plus je me reproche....

VERVILLE.

De t'être aſſuré ta conquête.

D'ELMONT.

Et ma mere qui aura voulu en vain la défendre. Je la vois faire des efforts superflus pour la retenir, maudire celui qui l'arrache d'entre ses bras, le charger de malédictions, qu'il mérite sans doute. Puisse-t-elle ignorer longtemps....

VERVILLE.

Je compte bien qu'elle ne le saura jamais. Tu es servi par le plus adroit coquin de Paris, entreprenant, actif & discret. Tu peux tous les jours faire une escapade, venir passer quelques heures ici, & t'en retourner tranquillement au château administrer des consolations à Madame ta mere.

D'ELMONT.

Me jouer de sa douleur! joindre à mes premiers torts la bassesse de l'hypocrisie! ah! je voudrois en ce moment tomber aux pieds de ma mere, & lui dire: J'ai médité un crime, que mon cœur désavoue. Je viens en mériter le pardon par un aveu sincere & par mon repentir.

VERVILLE.

Tu as d'excellentes idées, mon ami. Il falloit m'en faire part un peu plutôt, nous n'aurions dérangé personne. Mais remontons à cheval, allons au-devant de la voiture, nous ramenerons Julie en triomphe au château d'Elmont, &....

D'ELMONT.

Le conseil que tu me donnes est le meilleur peut-être que j'aie reçu de toi.

VERVILLE.

Eh bien, mon ami, il faut le suivre, & puisque tu es en train de préparer des harangues, tu diras: Monsieur de Valbourg, vous qui avez trompé ma mere, Julie & moi, j'aime bien mieux être la dupe de ma candeur, que de ravir à vos séductions une fille que vous voulez tromper. La voilà, je vous la ramene; suivez vos projets, & moi...,

D'ELMONT.

Arrête, Marquis, qu'oſes-tu me propoſer? Moi la remettre au pouvoir de cet homme! J'aimerois mieux la voir deſcendre au tombeau.

VERVILLE.

Au tombeau! toujours dans les extrêmes....

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD, *en Poſtillon.*

PICARD.

PLACE, place au Seigneur Mercure. Je me ſuis montré, j'ai parlé, j'ai enlevé.

VERVILLE.

La jeune perſonne?...

PICARD.

Eſt à deux cents pas d'ici, docile comme un agneau. Ce n'étoit pas la peine de prendre tant de précautions. A la premiere ſommation, elle a changé d'équipage, & comme elle n'étoit accompagnée de perſonne, que nous n'avons été vus de perſonne, j'ai renvoyé une partie de ſon eſcorte, & nous ſommes entrés à Paris à petit bruit, & ſans être remarqués.

VERVILLE.

Et qu'a-t-elle dit?

PICARD.

Pas un mot, il n'eſt pas poſſible de montrer plus de réſignation.

VERVILLE.

Ni de trouver une fille plus ſilentieuſe.

D'ELMONT.

Les grandes douleurs ſont toujours concentrées, la ſienne a dû s'exhaler....

PICARD.

Par des ſignes fort équivoques, en vérité. Quelques ſoupirs adreſſés à je ne ſais qui, des gonflements de poitrine reſſemblants à je ne ſais quoi.

D'ELMONT.

Et c'en eſt aſſez pour m'alarmer. A qui auroit-elle confié ſa peine? A ceux qui auroient eu la cruauté d'en jouir. O, ma chere Julie, que je me ſens coupable en penſant à l'état où tu dois être.... Je ſuis décidé....

VERVILLE.

A quoi?

D'ELMONT.

A la ravir à Valbourg, que je mépriſe, que je déteſte, & que je ne veux plus ménager.

VERVILLE.

A merveille.

D'ELMONT.

Mais auſſi, je ſaurai reſpecter ſa jeuneſſe, j'eſſuierai ſes larmes, ou j'y mêlerai les miennes, & je n'ajouterai pas à ma premiere faute l'horreur d'accabler ſa foibleſſe & de me préparer des regrets éternels.

VERVILLE.

Enlever une fille pour ſauver ſa vertu, voila un trait digne de l'ancienne Rome dans les beaux jours de la République. Mais, mon ami, tu n'y penſes pas.

D'ELMONT.

Pardonnez-moi, Monſieur; mais la confiance a ſes bornes. On peut involontairement manquer aux uſages, mais on ne bleſſe la probité qu'avec connoiſſance de cauſe.

PICARD.

J'entends le carroſſe.

VERVILLE.

Va la recevoir, tu la conduiras ici.

SCENE III.

VERVILLE, D'ELMONT.

D'ELMONT.

DE quel front m'offrir à ſa vue ? comment ſoutenir ſa préſence ? ah, Verville, que je ſouffre !

VERVILLE.

Je le conçois ſans peine. Le premier moment eſt difficile pour un jeune homme qui n'a encore rien vu. Mais je ſuis là, & je vais vous mettre tous deux à votre aiſe.

D'ELMONT.

De l'honnêteté, mon ami, de la décence.

VERVILLE.

Oui, oui, mon cher.

D'ELMONT.

C'eſt la preuve d'amitié la plus précieuſe....

VERVILLE.

Que je puiſſe te donner. J'entends, j'entends.

D'ELMONT.

On vient.... C'eſt elle.... Je ſuis tout tremblant.... Je ne me ſoutiens qu'à peine.

(*Il ſe jette dans un fauteuil.*)

SCENE IV.

VERVILLE, LA COMTESSE *voilée & vêtue des habits de Julie*, PICARD *conduiſant la Comteſſe, & ſe retirant après l'avoir remiſe à Verville*, D'ELMONT.

VERVILLE *va prendre la Comteſſe des mains de Picard, & la conduit à un fauteuil, où elle s'aſſied.*

AH! voila notre charmant priſonnier. Vous nous pardonnerez, ma belle enfant, ce que votre petit voyage a d'irrégulier. Nous rendrons votre captivité ſi douce que vous oublierez les charmes de la liberté. Mais pourquoi ce voile, cette caleche? La laideur a pu ſeule en imaginer l'uſage.

D'ELMONT.

J'atteſte l'honneur & l'amour de ne vous offrir mes ſentiments qu'avec les reſpects & les égards que je dois à la beauté malheureuſe.

VERVILLE.

Plaiſant ſerment!

D'ELMONT.

Je le tiendrai.

VERVILLE.

Cela ne ſe peut pas.

VERVILLE.

Vous le verrez.

VERVILLE.

Mais pendant que nous paſſons le temps à pointiller, la petite perſonne garde obſtinément ſon ſang-froid, le ſilence, & ſon maſque. Permets d'Elmont, que je leve ce voile impénétrable.

D'ELMONT.

Sans ſon aveu?

VERVILLE.

Parbleu, je n'en n'ai que faire, (*Il leve le voile.*)

D'ELMONT.

Ma mere!... c'eſt la foudre! (*Il retombe dans ſon fauteuil.*)

LA COMTESSE, *à Verville.*

J'ai voulu voir à quel point un homme ſans principes peut porter l'oubli des mœurs. Vous avez cru, Monſieur, faire adopter votre ſyſtême à la faveur d'un peu de jargon. Mais je connois mon fils, ſon erreur ne peut être de longue durée. Il ſent déja le vuide des principes affreux que vous lui avez inculqués. Vous vous efforcez en vain de déguiſer ce qu'ils ont d'odieux, vous voulez vainement vous faire illuſion à vous-même : vos folies multipliées ne peuvent tenir contre une lueur de vérité. Au moment où je vous parle, vous êtes terraſſé par la préſence d'une mere que vous n'attendiez pas. (*Verville ſourit.*) Vous ſouriez, Monſieur? le rire amer du vice eſt ſans force quand il a perdu ſon maſque, & qu'il eſt combattu par la nature & la probité.

VERVILLE.

Vous me traitez bien durement, Madame. Je ſuis chez moi & je ne vois pas quels ſont vos droits....

LA COMTESSE.

Mes droits ſont ceux qu'aura toujours la vertu d'en impoſer au crime.

VERVILLE.

Vous me dites ſans doute de très-belles choſes : mais, Madame, ce vain étalage ne m'étourdit pas. Je ſais réduire tout cela à ſa juſte valeur; au reſte, d'Elmont, je t'abandonne ma petite maiſon, & je t'autoriſe à en faire les honneurs à quiconque en voudra prendre poſſeſſion.

SCENE

SCENE V.

D'ELMONT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CET homme eſt incurable, oublions-le à jamais. Eh bien, mon fils, vous l'entendez déjà ce premier cri d'une ame coupable. Un regard de votre mere vous anéantit. Que ſeroit-ce donc, ſi n'écoutant qu'une juſte ſévérité, je me livrois à tout le reſſentiment qui pourroit m'animer? Que le vice eſt bas! Qu'il eſt mépriſable! Il vous dégrade à vos propres yeux; il vous ôte le courage d'implorer votre pardon, & de le mériter.

D'ELMONT.

Il ne m'ôtera pas du moins la force de tomber à vos pieds, & d'y attendre mon arrêt.

LA COMTESSE.

Voila où t'a conduit ta fatale amitié. L'enfant le plus tendre, le plus chéri, ne voit plus dans ſa mere qu'un juge menaçant. Il eſt à ſes genoux quand il devroit être dans ſes bras. Il n'a plus même de confiance dans cet amour qui ne s'eſt jamais démenti. Malheureux! ton aveuglement iroit-il juſqu'à te faire douter de mon cœur? Rentre en toi-même, redeviens mon fils, & tu retrouveras ta mere. Je ne ſuis ici que pour te faire ſentir ta faute, & te la pardonner.

D'ELMONT.

Pourrai-je me le pardonner moi-même?... Ah! ma mere, je ne ſuis pas armé contre tant de bontés.... Vous m'accablez ſous le poids de mon crime. Votre indulgence ajoute à mes remords.

LA COMTESSE.

Ecoute-les, mon fils. C'eſt par eux qu'un cœur coupable

le r'ouvre à la vertu ; mais garde-toi d'y ſuccomber. Le découragement énerve l'ame, & lui ôte cette énergie, qui peut lui rendre ſa pureté. Il eſt cruel de faillir ; mais il eſt beau de réparer une faute. Leve-toi, mon ami, mes bras te ſont ouverts.

D'ELMONT.

Suis-je digne d'y cacher ma honte ?

LA COMTESSE.

Oui, ſi tu veux l'effacer.

D'ELMONT, *l'embraſſant.*

Ah ! Madame, quel excès de tendreſſe !... Comment la reconnoître ?

LA COMTESSE.

En me regardant comme ta meilleure amie. Tu me le dois ce titre précieux, dont je ſuis ſi digne, & que Verville a prophané. Méchant enfant, que ne parlois-tu ce matin ? que ne m'ouvrois-tu ton cœur ? Tu ne m'aurois pas coûté des larmes, tu n'en aurois pas arraché à Julie.

D'ELMONT.

A Julie !... Dieu !... Elle connoîtroit un attentat....

LA COMTESSE.

Dont elle étoit loin de te croire capable, & que Picard t'a empêché de conſommer. J'en ai rougi dans l'inſtant, je rougis encore de l'aveu que j'en fais ; mais ton Valet a eu aujourd'hui plus de probité que toi. Tu dégradois une innocente, qui n'a eu envers toi d'autre tort que de t'aimer, tu la livrois au mépris de Verville, à l'inſolence & peut-être aux outrages de ſes gens. (*D'Elmont ſe jette dans les bras de ſa mere.*) Ah ! d'Elmont, d'Elmont, je t'ai pardonné, je ne m'en repens pas ; mais n'oublie jamais les malheurs que tu allois cauſer.

D'ELMONT.

Les oublier, ma mere ! Non, jamais. Ah ! un amour effrené pouvoit ſeul m'étourdir ſur mon crime.

LA COMTESSE.

Le crime étoit-il le ſeul moyen qui pût te rendre heureux? T'aurois-je refuſé une fille aimable & vertueuſe, que je regarde comme mon enfant?

D'ELMONT.

Quoi, ma mere vous me l'auriez donnée!

LA COMTESSE.

Qu'ai-je cherché que ton bonheur depuis que tu reſpires?

D'ELMONT.

Ah! Julie.... Julie me pardonnera-t-elle? Madame, je n'eſpere qu'en vous. Plus je l'ai outragée, plus je ferai d'efforts pour me rendre digne d'elle.

LA COMTESSE.

Voila la noble ambition où je reconnois mon fils. Oui, mon ami, Julie ſe rendra à mes prieres; je crois pouvoir m'en flatter.

D'ELMONT.

Moi, Madame.... (*avec timidité.*) Valbourg.... Je l'ai vu... je l'ai entendu....

LA COMTESSE.

Il eſt des cas où l'homme ſage ne doit s'en rapporter ni à ſes yeux ni à ſes oreilles. Quarante ans d'une conduite irréprochable, mon amitié & mon eſtime étoient des titres qui devoient démentir l'évidence même. Vous frémirez, jeune homme, quand vous connoîtrez l'étendue de vos torts envers cet homme reſpectable.

D'ELMONT.

Ah! Madame, il ſuffit que vous l'aimiez encore pour qu'il ſoit juſtifié.... Cependant ces careſſes de Valbourg ont quelque choſe de ſuſpect.

D'ELMONT.

Eh bien, Monſieur, puiſque mon témoignage n'eſt pas ſuffiſant pour vous déſabuſer, apprenez tout. Appre-

nez que ces careſſes qui vous alarment tant, ont leur ſource dans la nature.

D'ELMONT.

De grace, expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Cet homme qui parloit de l'établiſſement de Julie, ne s'occupoit que de vous. Il penſoit au moyen d'unir votre ſort à celui de cette aimable enfant. Cet homme qui la preſſoit dans ſes bras, ſe livroit au plaiſir innocent d'embraſſer une fille digne de lui, & c'eſt l'amour paternel que vous avez oſé calomnier & proſcrire.

D'ELMONT.

Julie ſeroit ſa fille!

LA COMTESSE.

Et ſa fille légitime. C'eſt Mademoiſelle de Valbourg; c'eſt ſon pere que vous avez outragé.

D'ELMONT, *éperdu.*

Ah! malheureux que je ſuis.... Je n'oſe penſer aux horreurs.... Dieu! que je ſuis coupable!

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, VALBOURG, D'ELMONT.

VALBOURG.

Vous ne l'êtes plus, jeune homme; votre faute étoit de Verville, votre repentir eſt de vous.

D'ELMONT.

Ah! Monſieur... ah! Mademoiſelle.... Je ſuis confondu... anéanti... Quoi! Monſieur, vous ne m'accablez pas de reproches?

VALBOURG.

Des reproches quand on ſe repent?

JULIE.

Quand on a été égaré par un faux ami?

D'ELMONT, *veut ſe jetter aux genoux de Valbourg, qui le releve.*

Monſieur, je tombe à vos genoux. Ma réparation ne peut être trop forte ni trop authentique; ſi vous ſaviez avec quelle légéreté je vous ai jugé, avec quelle rigueur j'ai prononcé contre vous!

VALBOURG.

Monſieur, je n'en ſuis pas ſurpris. La jeuneſſe eſt inconſidérée. Mais ne ſoyez pas plus ſévere envers vous que je ne veux l'être moi-même. Madame la Comteſſe vous a dit tout ce qu'elle devoit vous dire; oublions le paſſé, & embraſſez-moi, mon gendre.

JULIE.

Tu vois comme mon pere eſt bon. Conſole-toi, mon ami, & ſois toujours mon frere, juſqu'à ce que tu deviennes mon mari.

D'ELMONT.

Ce titre précieux eſt-il fait pour moi?

JULIE.

Oui, puiſque tu m'aimes, & que tu me promets d'être ſage.

D'ELMONT.

J'en fais ſerment entre tes mains. C'eſt en t'adorant toute ma vie, que j'expierai des forfaits....

JULIE.

Oh! je t'en prie, ne parle plus de cela. Mon pere oublie tout, je l'oublie de même. Sois heureux, mon petit frere, je ſouffrirois de te voir ſouffrir encore.

Ah! ma Mere!... ah, Monſieur!... ah, ma Julie!... Je ne ſais comment exprimer.... Qu'il eſt doux de ſuivre la vertu, & de lui devoir ſon bonheur! Non, je n'aurai plus une penſée, que je ne la confie à ces êtres reſpectables. Ils me ſauveront des écueils de mon âge, & ſi jamais je ſens les atteintes du vice, je me rappellerai ce jour d'épreuve, & je ſerai rendu à ma femme, à ma mere & à mon ami.

FIN.